4 MARS 1950

N° 229 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

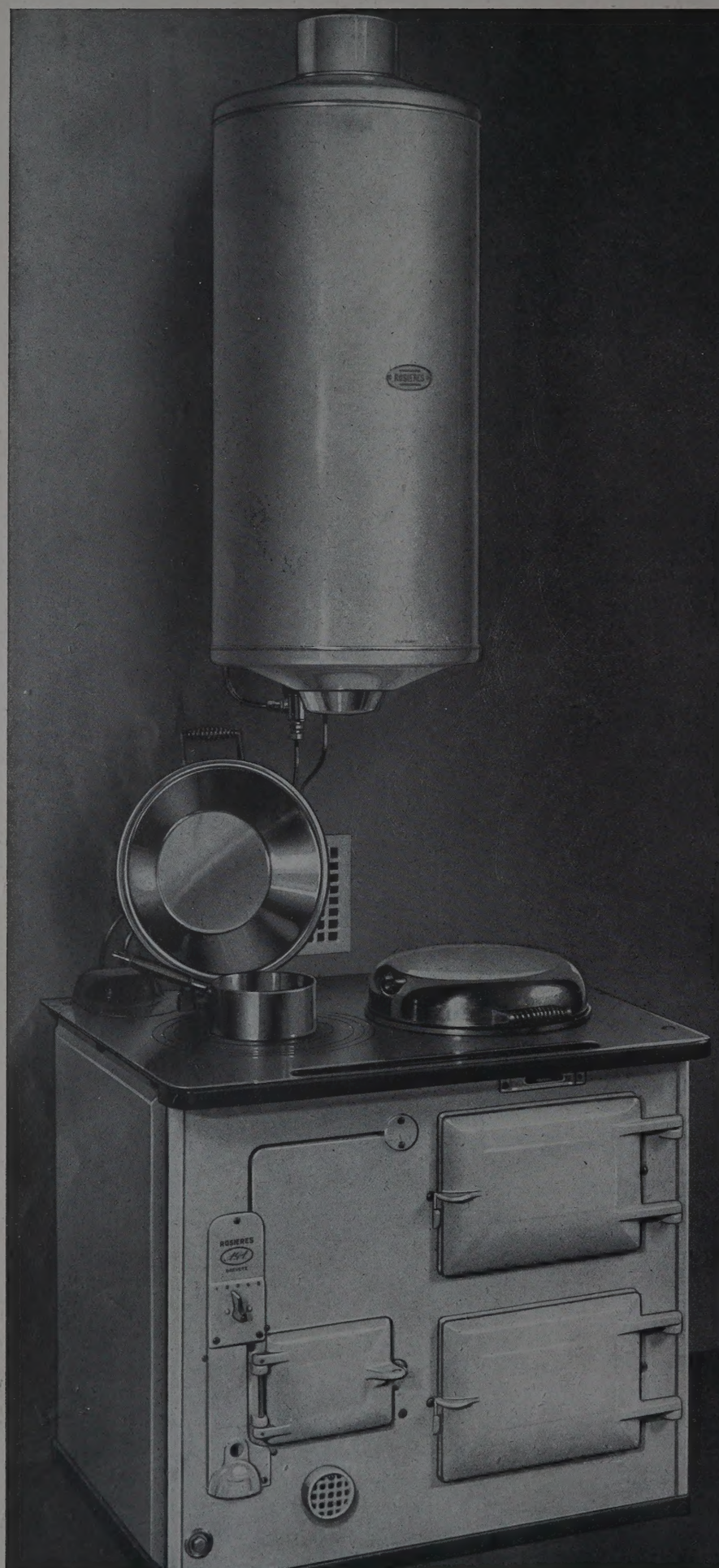
LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

LES ARTS MÉNAGERS AU GRAND PALAIS

Le XIXe Salon des Arts ménagers semble devoir battre le record du nombre des visiteurs. Ceux-ci sont particulièrement intéressés par les nombreux appareils nouveaux qui facilitent et rendent moins pénible le travail de la maîtresse de maison. (Voir notre reportage pages 200 à 207.)

Phot. *France-Illustration* (R. Boulet).



MISE AU POINT
PAR UN GRAND SAVANT
SUÉDOIS
(Prix Nobel)

AGA

EST LA CUISINIÈRE
LA PLUS ÉCONOMIQUE
DU MONDE

TOUTE LA CUISINE

L'EAU CHAUDE COURANTE

LE BAIN GRATUIT

AVEC 7 KILOS DE COMBUSTIBLE
PAR 24 HEURES

110.000 CUISINIÈRES AGA
EN SERVICE DANS LE MONDE

Renseignements
aux Fonderies de Rosières
Bourges

WALLACE & DRAEGER

MAGASIN D'EXPOSITION : 2, Avenue Franklin-Roosevelt - Rond-Point des Champs-Élysées - Paris

LA LOI

PROTÈGE LES MARQUES

ARTICLE I - Nul n'a le droit d'emptoyer le mot " Frigidaire " pour désigner *génériquement* n'importe quel réfrigérateur.

★

ARTICLE II - " Frigidaire ", marque déposée, signe exclusivement le matériel frigorifique construit et garanti par General Motors.

★

ARTICLE III - Tout véritable " Frigidaire " se distingue des autres réfrigérateurs par :

- *sa conception :* fruit d'une expérience de quarante ans en matière de réfrigération électrique ;
- *sa construction :* seuls des matériaux sévèrement sélectionnés sont utilisés ;
- *son groupe frigorifique à compresseur :* usiné selon les mêmes règles de haute précision et le même souci de durée que les moteurs d'aviation ou d'automobiles (Cadillac, Buick, etc...) fabriqués par General Motors.

★

ARTICLE IV - Tout véritable " Frigidaire " révèle ses qualités intrinsèques à l'usage : entre autres, sa consommation de courant reste incroyablement réduite même en été et après des années de service ininterrompu.

★

ARTICLE V - Tout véritable " Frigidaire " apporte à l'usager un ensemble de commodités exclusives : contrôleur de température donnant toute la gamme du froid utile ; tiroirs à glace à décollage et démoulage automatiques ; hydrator conçu pour conserver intégralement la fraîcheur des fruits et légumes ; clayettes inaltérables, etc...

★

ARTICLE VI - Tout véritable " Frigidaire " est garanti 5 ans par General Motors (France).

★

FRIGIDAIRE

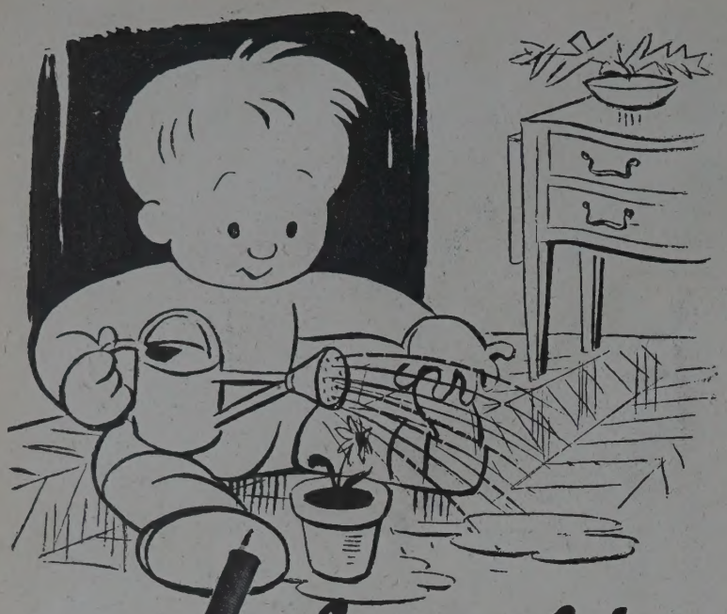
construit et garanti par

GENERAL MOTORS (FRANCE)

Recommandez-vous de cette revue pour recevoir, gracieusement, une documentation complète sur le véritable " Frigidaire ". *Demandez-là, dès aujourd'hui à :*

FRIGIDAIRE
46, rue La Boétie
PARIS-VIII[e]

Salon des Arts Ménagers - STAND C. 14 - Grande nef



laissez-le jouer.

Le mal, s'il y en a, sera vite réparé...

— sans fatigue pour vous
— sans dépense exagérée de domestiques,

PAR LA

Cireuse-Lustreuse BABY

PARIS RHONE

Siège Social - Direction Générale - Services Commerciaux - Usines :
83, Chemin de Saint-Priest — LYON (7e)
ÉTABLISSEMENT DE PARIS : **202, Rue de Courcelles (17e)**

En vente dans les grands magasins
et chez tous les bons électriciens.
Pour simplifier au maximum votre ménage,
adoptez également L'ASPIRON M II,
FABRICATION DE PARIS-RHONE.

PUB. A. WINGERTER

Tapis

POINT DE SEDAN

1878

C'EST à SEDAN, citadelle historique, berceau de l'Industrie Textile, qu'est né en 1878 le « Tapis POINT DE SEDAN ».

Cette nouvelle industrie se développa très rapidement, la réputation de ces Tapis devint bientôt mondiale et de nombreuses récompenses vinrent couronner les patientes recherches et les efforts du POINT DE SEDAN.

La fabrication du « Tapis POINT DE SEDAN » *diffère de tous les procédés existants :*

* Le fil en laine des Indes est retordu avec soin et les coloris sont obtenus au moyen de teintures de premier choix, solides à la lumière.

* Le « POINT DE SEDAN » est un tapis au point noué, *d'une façon spéciale*, lui donnant une souplesse et une solidité supérieures au véritable tapis d'Orient.

* Le procédé de nouage, d'une extrême sensibilité, doit être réglé d'une façon parfaite.

* L'apparition du dessin demande de la part de l'ouvrier, une attention continue, une valeur professionnelle et artistique certaines.

* A l'envers comme à l'endroit, il fait apparaître le même dessin ; c'est un tapis *à envers apparent.*

* Les opérations de finissage, que ce soit raccommodage, lainage, bordage, frangeage, entièrement faites à la main, exigent de la part des exécutants une adresse, une connaissance du métier et un goût indiscutables.

* Ajoutons que la contexture des « Tapis POINT DE SEDAN » permet la réparation parfaite de toute pièce accidentée.

* Très apprécié dans les dessins d'Orient, le « Tapis POINT DE SEDAN » complète sa collection par des tapis d'Art et d'inspiration moderne dont chaque modèle est réalisé *à un nombre limité d'exemplaires numérotés, avec griffe d'origine*, ce qui leur confère une valeur sûre.

Par la beauté et la richesse de ses coloris, par sa solidité inégalable, le « Tapis POINT DE SEDAN » *transformera et embellira votre intérieur.*

MANUFACTURES DE TAPIS
POINT DE SEDAN
BOULEVARD GAMBETTA
SEDAN (Ardennes)

SALLE D'EXPOSITION :
93, RUE RÉAUMUR - PARIS 3e
(MÉTRO : SENTIER)

*

DÉPOSITAIRES
* *DANS TOUTE LA FRANCE* *

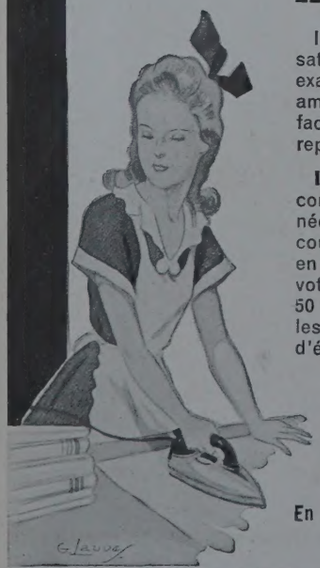
Un
« POINT DE SEDAN »
acquiert de la valeur au cours des ans

COGNAC
MARTELL
1715
Parmi les Etoiles
COGNAC
MARTELL
René
Ravo

LE
NOUVEAU
Calor
automatique, réglable, à signal lumineux

Calor "Matic"

LE FER QUI PENSE POUR VOUS



Il vous apporte un perfectionnement sensationnel du fer électrique. Vous obtiendrez exactement la température désirée en amenant l'index du bouton de réglage en face du repère correspondant au tissu à repasser: soie, laine, coton, fil, etc.

Il économise 50 % d'électricité. — Ne consommant que le courant strictement nécessaire, il évite tout gaspillage de courant. Vous le remarquerez vous-même en constatant que le signal lumineux de votre « Calor Matic » ne reste allumé que 50 % du temps. Il est ainsi remboursé par les économies réalisées sur les dépenses d'électricité.

Il donne la plus grande sécurité. — Les accidents de surchauffe seront désormais impossibles, vous n'aurez plus de tables brûlées par distraction ou par oubli.

En vente dans tous les magasins d'électricité.

Calor — LYON-MONPLAISIR

LE PIANO A QUEUE "FANTAISIE"

KLEIN

CATALOGUE ET ADRESSE DE NOS AGENTS FRANCO SUR DEMANDE

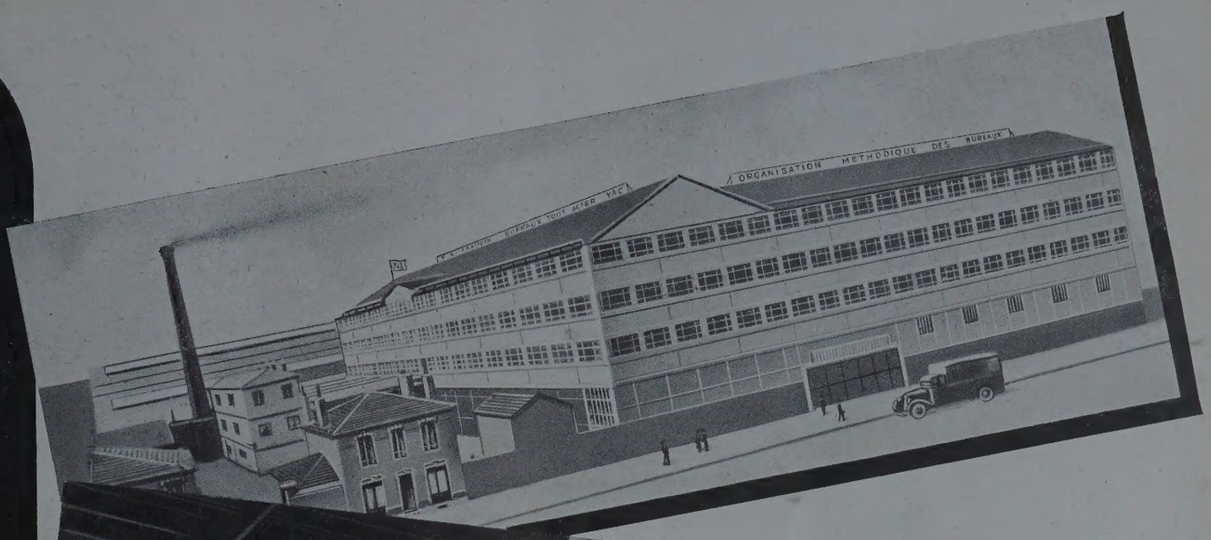
141 RUE LAFAYETTE
PARIS-Xe — TRUDAINE 05-31
USINE A MONTREUIL

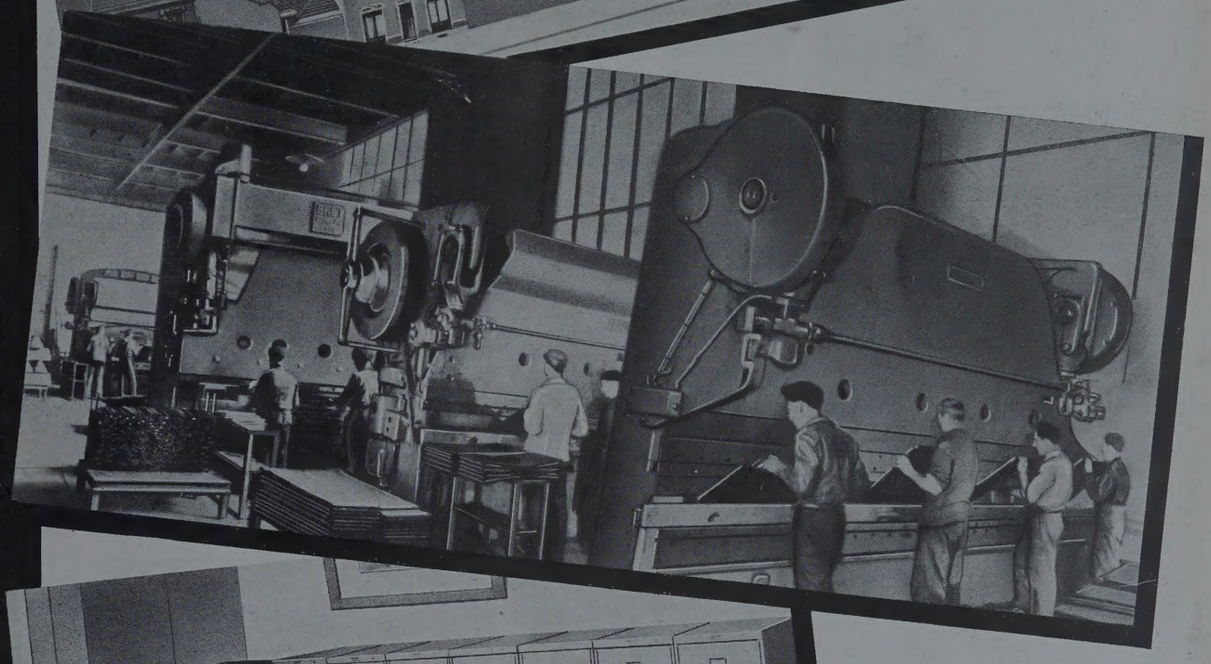
Dans nos usines d'Ivry-s/-Seine et Valréas (Vaucluse), soit 15.000 m² de superficie,

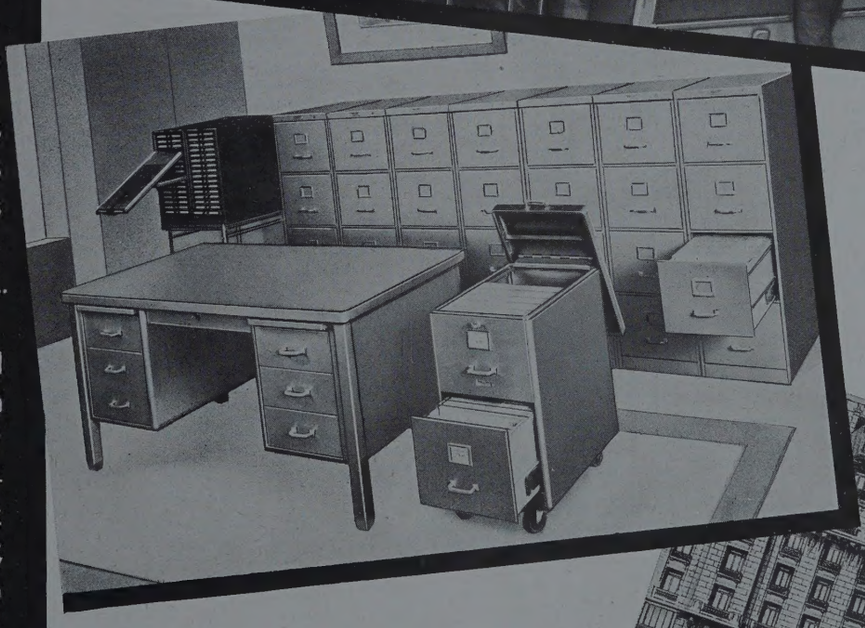
nousfabriquons pour vous, avec des moyens d'une puissance exceptionnelle, le matériel métallique de bureau ci-après:

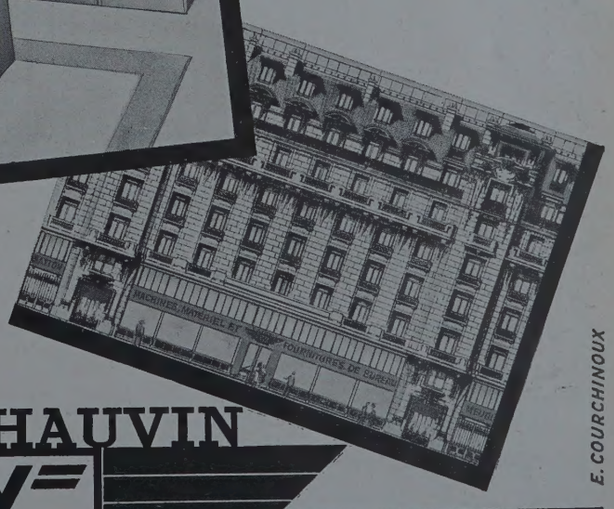
les bureaux et les classeurs verticaux YAC (avec ou sans dossiers suspendus C.V.S.), les fichiers visibles FORINDEX, les fichiers à statistiques STATIBOX, les bacs à dossiers et les rayonnages YAC, etc..

Tout ce matériel est visible en nos magasins et salles d'exposition, 6, rue aux Ours, PARIS-3e, Tél. : TURbigo 84-35 (9 lignes). Métro : Etienne-Marcel. Nous serons heureux de vous y recevoir.









E. COURCHINOUX

Y. A. CHAUVIN

YAC

6, rue aux Ours, PARIS-3e — **Tél. : TURbigo 84-35 (9 lignes)**

Je dois mon charme à ma santé

PHOTO JASZ

... et je dois ma belle santé aux vertus rafraîchissantes et dépuratives de la chicorée.

EH oui, la chicorée vous donnera un teint clair, naturel et plein de charme ! Vous savez déjà qu'elle est rafraîchissante et dépurative. Mais vous ignorez peut-être qu'elle renferme un amer qui, en activant la sécrétion des glandes, harmonise et équilibre tout le fonctionnement de l'organisme.

Grâce à la bonne chicorée, vous dormirez la nuit d'un sommeil paisible et, le jour, vous sourirez à la vie... et à vos succès.

Deux bonnes recettes

1° Pour un bol d'eau chaude, ajoutez une cuiller à soupe de chicorée (plus ou moins suivant votre goût), laissez bouillir 2 à 3 minutes, passez, ajoutez lait et sucre à volonté.

Vous apprécierez ce délicieux goût de noisette !

2° Jetez par tasse de lait froid une cuiller à soupe de chicorée, faites bouillir, passez, sucrez à volonté.

Il n'est bonne santé qu'avec

CHICORÉE

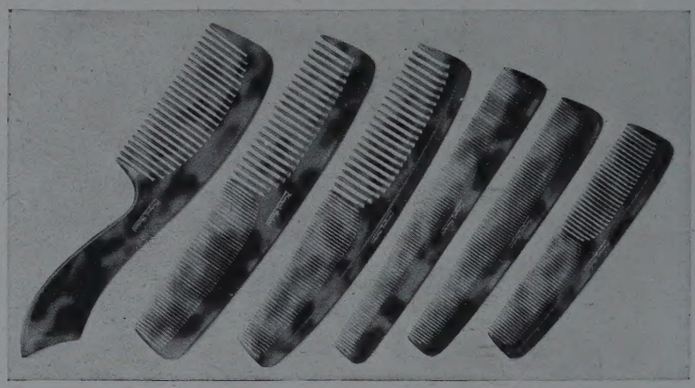
1881

ELVINGER

François Auchard

EST UNE MARQUE

ORNEMENTS ET FANTAISIES DE COIFFURES
Peignes de Toilette "JASPÉCAILLE" façonnés main



« JASPÉCAILLE »

EST UNE MATIÈRE DE LUXE « **RHODOÏD** » POSSÉDANT TOUTES LES QUALITÉS DE L'ÉCAILLE NATURELLE, DOUCE A L'USAGE, ININFLAMMABLE, INALTÉRABLE

EN VENTE :

PARFUMERIES DE LUXE
COIFFEURS EN RENOM
GRANDS MAGASINS
EXPORTATION

OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg

Economisez

40 % de votre charbon en isolant votre maison avec LES FEUTRES EN FIBRES DE VERRE

ISOVER

SAINT-GOBAIN

et utilisez les bourrelets **ISOVER** *pour calorifuger vos tuyaux de chauffage central. Pose facile.*

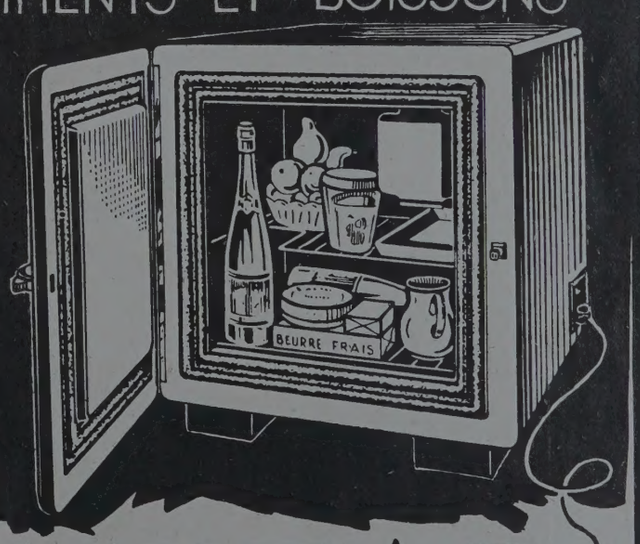
6 RUE CAMBACÉRÈS · PARIS-8e · ANJOU 71-21 .

LA BOURGOGNE PRODUIT LES MEILLEURS VINS DU MONDE...

LE CHATEAV DE LA TOVR
★ AV CLOS VOVGEOT ★
propriété de la Maison
MORIN PÈRE & FILS
est le meilleur des Bourgognes

LA FRAÎCHEUR DE VOS ALIMENTS ET BOISSONS
AVEC UNE DÉPENSE MINIME
PAR LE RÉFRIGÉRATEUR

SIBIR



Le bijou de votre cuisine

PEU ENCOMBRANT

A FAIBLE CONSOMMATION DE COURANT

AU PRIX DE FRS 37.950 TAXES COMPR.

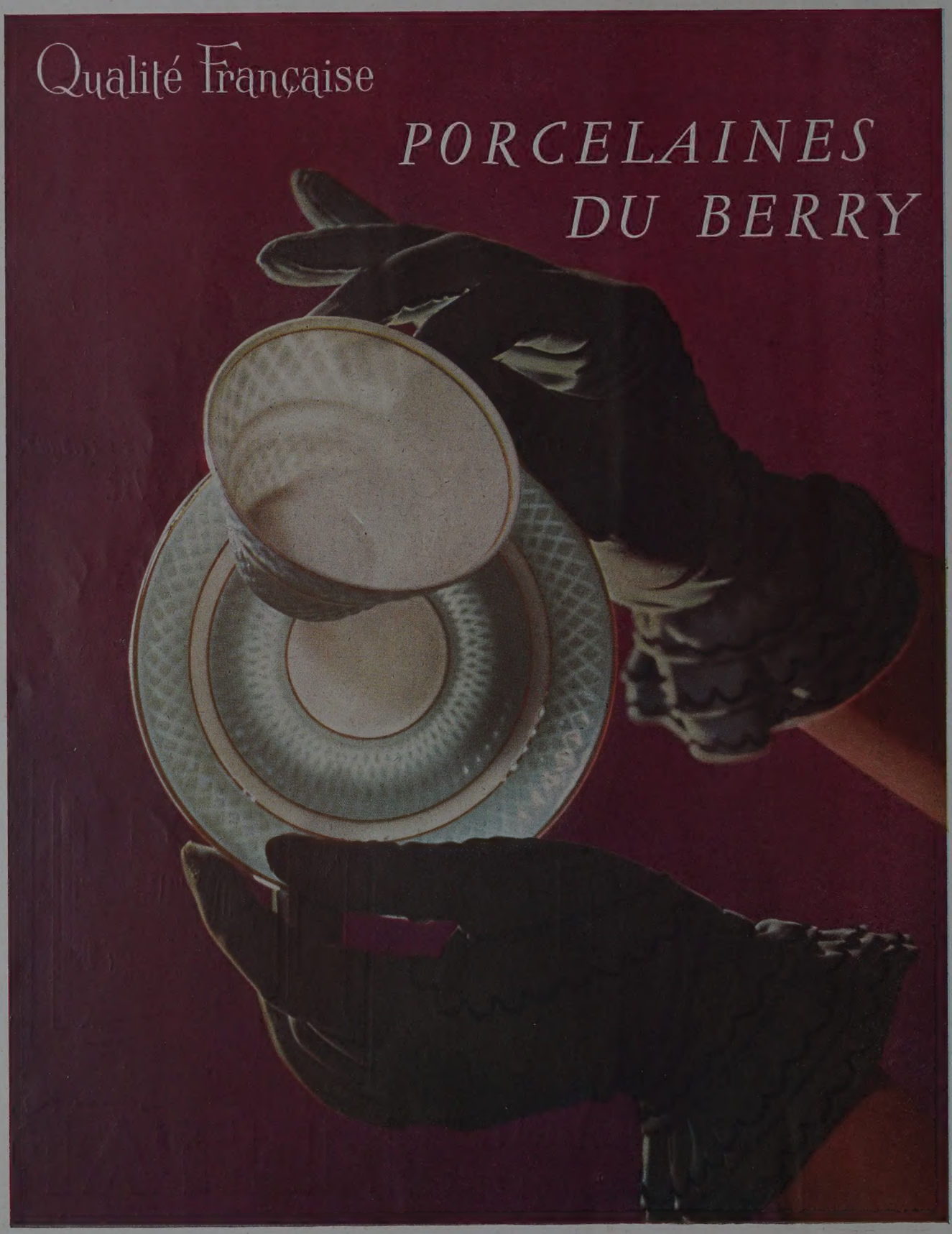
METAP

S.à r.l. au capital de 20 Millions

St LOUIS Ht RHIN

Qualité Française

PORCELAINES
DU BERRY



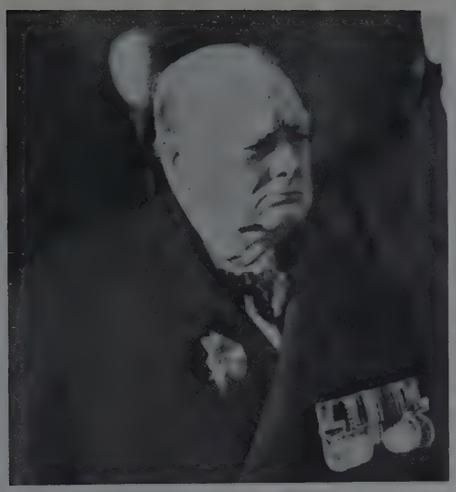
CHAMBRE SYNDICALE DES FABRICANTS DE PORCELAINE DU BERRY A VIERZON (CHER) - Tél. : 511

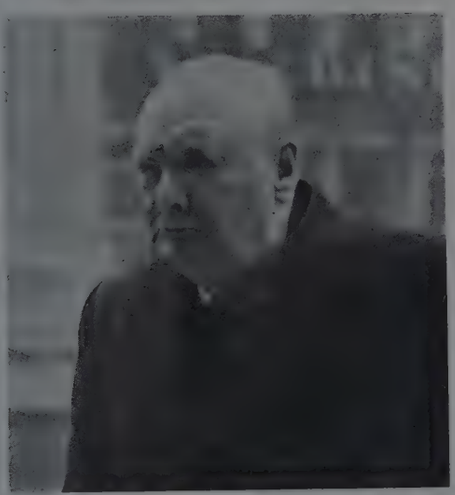
WALLACE & DRAEGER

6me ANNÉE — NUMÉRO 229

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

4 MARS 1950





AUX ÉLECTIONS ANGLAISES

LES TRAVAILLISTES GAGNENT... DE PEU

Si flegmatiques soient-ils, nos amis Anglais ont suivi avec passion le dépouillement d'un scrutin qui jusqu'à la dernière minute sera resté incertain. Les premiers résultats laissaient pourtant supposer que les travaillistes, en dépit de pertes sensibles, parviendraient à s'assurer dans la nouvelle Chambre des Communes une majorité suffisante pour se maintenir au pouvoir. Mais il s'agissait de centres urbains à forte densité ouvrière et les votes émanant des circonscriptions rurales allaient bientôt rafraîchir l'enthousiasme qui, tout d'abord, régnait au quartier général du Labour Party dont l'avance s'effritait d'heure en heure. Finalement les travaillistes, qui avaient frisé de près la défaite, réussissaient à remonter le courant et à se maintenir en tête, mais avec une majorité si réduite qu'un doute s'est fait jour aussitôt quant aux possibilités qu'auront le major Attlee et ses collègues de poursuivre une expérience qui, depuis cinq ans, s'appuyait sur le bloc compact des 394 députés du Labour. Ajoutons que les libéraux se trouvent pratiquement éliminés du Parlement et que le parti communiste vient d'enregistrer en Angleterre le plus cuisant échec qui puisse se concevoir.

SI LE MAJOR ATTLEE RESTE SOURIANT MALGRÉ LE TRÈS NET RECUL DU PARTI TRAVAILLISTE AUX ÉLECTIONS, M. WINSTON CHURCHILL, APRÈS LES GAINS IMPORTANTS DES CONSERVATEURS, GARDE SON MASQUE TRADITIONNEL DE VIEUX LUTTEUR.

Photographies Acmée et Fox.

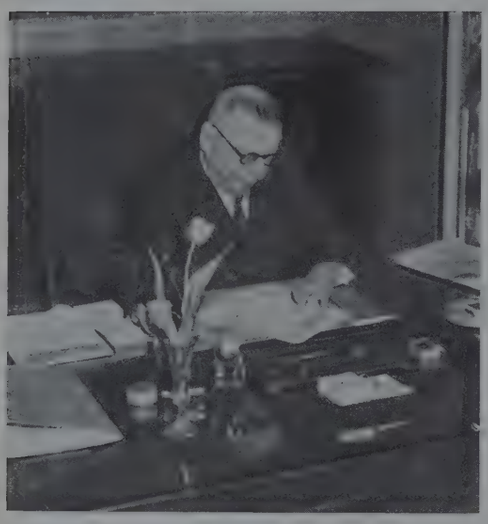
ACTUALITÉS MONDIALES DE

ECOSSE. De violentes inondations ont dévasté les campagnes en plusieurs régions. Dans la ville de Perth, la rivière Tay a monté de 15 pieds en une nuit, et un grand nombre de voies ont été envahies par les eaux.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

SOFIA. La Bulgarie réclamant le rappel de M. Heath, ministre des Etats-Unis (ci-dessus), Washington a décidé de rompre les relations diplomatiques avec cet Etat satellite de l'U.R.S.S. C'est la première rupture enregistrée depuis la fin de la guerre. La tension s'est accrue, d'autre part, entre les U.S.A. et la Hongrie.

SOUTHAMPTON. Après trente-six ans de services sur l'Atlantique-Nord, l'*Aquitania*, salué par les navires du port, accomplit son dernier voyage vers la Clyde, où le géant des mers sera livré aux démolisseurs.



HELSINKI. Réélu au premier tour pour six ans président de la République finlandaise, M. Paasikivi est vivement attaqué par les communistes, qui l'accusent d'être « germanophile, américanophile et antirusse ».

BANGKOK. Réunis dans la capitale du Thaïland pour discuter les problèmes asiatiques, les diplomates américains envoyés par Washington n'ont pas manqué de visiter le Temple Royal et les jardins qui l'entourent.

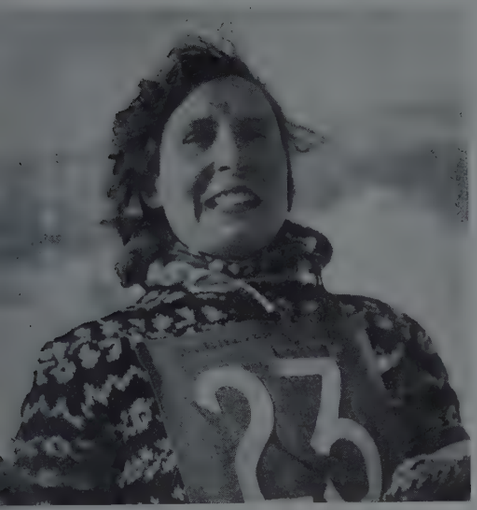
TEHERAN. En costume d'apparat, S. M. le shah de Perse, inaugurant la session du Sénat, qui se réunissait pour la première fois, a affirmé dans son discours la volonté de réforme et de progrès de son gouvernement.

LONDRES. Le cocher du carrosse royal accoutume ses chevaux à la musique militaire afin qu'ils ne s'effrayent pas le jour où S. M. George VI se rendra à la cérémonie d'ouverture du nouveau Parlement britannique.

NEW-YORK. Le général Eisenhower, qui, tout comme M. Churchill, fait de la peinture son violon d'Ingres, expose à l'Université de Columbia, qu'il préside, deux tableaux, dont l'un représente son petit-fils David.

PETROPOLIS. Au cours de son voyage au Brésil, le prince consort des Pays-Bas reçoit des mains du président Dutra la grand'croix de l'ordre de la Croix du Sud. Du Brésil, le prince s'est rendu au Mexique.

LA SEMAINE



ASPEN. Aux championnats du monde de ski organisés par les Etats-Unis, l'équipe féminine autrichienne a nettement dominé ses concurrents. Ci-dessus Trude Beiser Jachum remporta l'épreuve de descente.

PARIS. La reprise des courses de galop est marquée chaque année par la réouverture d'Auteuil. Des milliers de turfistes étaient venus assister, par un soleil vraiment printanier, à cette première réunion d'obstacles.

MANCHESTER (U.S.A.). Le Dr Sander, qui hâta la mort d'une malade incurable, répond devant les juges de cet acte. Le procureur ne requiert pas la peine capitale dans ce procès qui agite l'opinion américaine.

D'un Samedi à l'Autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un médecin américain ayant été poursuivi par les tribunaux de son pays pour avoir volontairement donné la mort à une moribonde en proie à des douleurs vives, l'attention du monde entier s'est trouvée ramenée sur le vieux problème de l'euthanasie.

Ce problème, en vérité, mérite d'être porté devant la conscience universelle, c'est-à-dire soumis à un petit nombre de personnes attentives qui, dans chaque pays, représentent effectivement ce que je viens d'appeler la conscience universelle et qui ne se laissent pas influencer par les clameurs et les prestiges des amateurs de scandales.

Sur un sujet tel, chacun, dans un pays libre, peut assurément conserver son opinion, même quand elle est déraisonnable ou fantaisiste. Il n'est toutefois pas inutile de rappeler qu'en France quelques personnes instruites et donc responsables ont pris, dans cette querelle, une position très ferme : le professeur Portes, président de l'Ordre national des médecins, a lu, devant l'Académie des sciences morales et politiques, il y a quelques semaines, une communication pertinente, dont les termes, en même temps modérés et précis, ont rallié les sentiments de la compagnie.

En bref, chez nous, le corps médical s'en tient aux règles de la déontologie professionnelle, c'est-à-dire à de vieilles traditions morales inspirées par l'expérience. Les juristes, les ecclésiastiques, les moralistes, les historiens ont donc été d'accord, à une voix près, pour considérer que le rôle du médecin n'est, en aucun cas, de devancer la nature. La morale, en accord avec la pratique et la connaissance des faits, interdit formellement de supprimer un être humain, soit pour une raison sociale, soit pour une raison sentimentale.

Je ne crois pas inutile de rappeler que le mot euthanasie signifie « bonne mort ». Les pratiques de l'euthanasie s'appliquent à deux sortes de cas bien différents. Dans les premiers de ces cas, certains idéologues demandent au médecin de faire disparaître des individus tarés, des infirmes, des sujets qui sont considérés comme un fardeau social, comme un fardeau tout à fait encombrant et inutile. Dans les autres cas, la mort est donnée volontairement au patient incurable par le médecin qui cède à la sympathie, certains osent même dire à la charité. En général c'est, au moyen d'une injection de médicament calmant, mais donné à dose toxique, que le médecin entreprend d'abréger l'agonie du grabataire.

Au regard du Français raisonnable, ce qui domine ce problème dramatique, c'est la crainte de l'abus, la crainte du mauvais usage, de l'usage extravagant, de l'usage immoral, de l'usage insensé et même de l'usage maladroit.

Que si, demain, le médecin s'avise de céder aux pressions ou aux commandements d'un Etat despotique, il supprimera, par euthanasie, d'abord, des êtres malformés ; puis, engagé sur la pente, il acceptera de supprimer non seulement des malades ou des disgraciés, mais des hommes qu'on lui représentera comme susceptibles de nuire au développement de la collectivité. Les Nazis en ont fait d'autres ! Ils ont pendant longtemps donné le nom d'euthanasie à ces pratiques scélérates, jusqu'au jour où, de forfaits en forfaits, ils ont abandonné la seringue pour en venir aux chambres à gaz et aux fours crématoires. Non, non ! La règle morale nous commande, et cela depuis deux millénaires, de respecter la vie humaine, quand bien même cette vie nous offrirait un spectacle douloureux ou dérisoire. Le médecin ne peut pas être l'exécuteur des basses œuvres.

Quant à l'euthanasie dite charitable, quant à cette euthanasie qui consiste à libérer de la vie, par une piqûre, le malade jugé perdu, elle peut retenir et troubler le moraliste. Il me souvient d'un confrère qui, lors du vote de l'Institut, leva la main pour se prononcer en faveur de cette euthanasie. Il était d'ailleurs le seul dans ce cas. Je lui demandai, après la séance, les raisons de ce parti qu'il venait de prendre. « Si je dois souffrir sans espoir, me répondit-il, je veux que l'on me tue. Je suis donc partisan de l'euthanasie. » A quoi je répondis aussitôt : « Nul ne saurait vous empêcher de vous tuer vous-même. Ne demandez toutefois pas à un médecin de commettre une action que réprouvent sa conscience, la déontologie de sa profession, et la loi même de sa patrie. Ne demandez pas le suicide par procuration. »

Nous autres, médecins français, nous connaissons deux fables de La Fontaine qui s'appellent l'une *la Mort et le Malheureux,* l'autre *la Mort et le Bûcheron.* Nous en recommandons la lecture à tous les médecins du monde. J'ai soigné, voici plus de trente ans, un jeune soldat blessé dont les souffrances me désespéraient. « Ah ! dis-je un jour au bon infirmier qui m'aidait à le panser, ah ! c'est trop souffrir ! Qu'il meure ! » — « Monsieur le Major, me répondit cet honnête assistant, qui était prêtre de son état, mourir ! vous n'y pensez pas ! Il a des joies... » Cette phrase m'a fait rêver longtemps. Quand le patient adjure le praticien de l'aider à trépasser, le praticien doit s'appliquer de son mieux à le soulager dans l'épreuve. Il n'a pas qualité pour faire plus, pour préparer ou précipiter la mort. Au surplus, nous avons tous vu de ces mourants que nous estimions condamnés — c'est la formule — et qui se sont fort bien rétablis, qui pourraient nous apprendre à vivre, qui nous enterreront sans doute. La consigne est de prudence.

LES CONVENTIONS COLLECTIVES

GRÈVES ET ORDRE PUBLIC

On attendait du retour au régime des conventions collectives une amélioration du « climat » social. Or, promulguée le 12 février, la loi voit le jour sous de fâcheux auspices. Avant même qu'aient été mis au point les textes organisant, aux divers stades, les commissions de conciliation, un mouvement a été déclenché pour des accords immédiats de salaires.

Fidèle à son plan d'agitation permanente, la C. G. T. communiste s'est efforcée d'entraîner les autres centrales syndicales vers une action commune en spéculant sur les espoirs que suscitaient les conventions collectives dans les milieux ouvriers et en rendant impossible, par le jeu des surenchères, toute transaction raisonnable.

La région industrielle parisienne constituant, de tradition, un excellent terrain pour de telles offensives, la C. G. T. a lancé en avant les troupes de choc de la métallurgie, avec l'espoir de renouveler dans toute son ampleur l'expérience gréviste de 1936. Une fois encore le personnel ouvrier de la Régie Renault s'est mis en flèche en déclenchant, à 60 % des voix, une grève illimitée qui s'est étendue à d'autres firmes automobiles, et à la fin de la semaine dernière on comptait plus de cent mille grévistes dans la métallurgie parisienne.

Les premières conversations paritaires se sont en effet traduites par un échec, et un accord amiable apparaît difficile tant s'accusent les divergences. Pas d'augmentation généralisée dans les conjonctures actuelles, déclarent les patrons métallurgistes, en arguant que grâce aux majorations et aux primes accordées depuis 1947 le pouvoir d'achat des salaires s'est maintenu. Toutefois leur groupement a conseillé aux entreprises « qui peuvent en assumer les charges » de consentir une majoration de 5 %, laquelle a été aussitôt appliquée dans nombre d'établissements. Or ces propositions sont fort éloignées des revendications que formulent les syndicats de toute obédience : 3.000 francs par mois pour tous et partout, dans le secteur public comme dans le secteur privé. Cela en prélude au jeu des conventions collectives, la C. G. T. fixant à 19.000 francs le salaire minimum devant servir de base aux prochaines discussions.

La pression de la C. G. T. se fait également sentir à la S. N. C. F., dans les transports en commun, les mines, l'électricité, le gaz, etc. Par ailleurs les slogans politiques et les consignes de sabotage dont sont « pimentés » les mots d'ordre cégétistes témoignent que ceux-ci s'inscrivent dans le vaste plan de désagrégation nationale et de lutte contre le Pacte atlantique auquel travaillent, à travers l'Occident, les émissaires du Kominform.

Le gouvernement s'en soucie à plus d'un titre : outre qu'une poussée massive de revendications viendrait ébranler gravement un équilibre budgétaire déjà précaire, il lui est impossible de tolérer plus longtemps l'entreprise de sabotage qui se poursuit, avec des fortunes diverses, dans nos ports et dans nos usines de Défense nationale.

Des mesures d'autorité ont donc été décrétées par le Conseil des ministres afin de parer aux violences et aux sabotages. Des instructions sévères ont été données, en outre, par M. Henri Queuille, ministre de l'Intérieur, pour éviter que des désordres sur la voie publique viennent accroître l'effervescence dans la région parisienne et pour que fin soit mise à l'occupation illégale des lieux de travail. C'est ainsi que les bâtiments de la Régie nationale Renault ont été évacués, sans incidents, par les piquets grévistes sur l'intervention de la police. Par ailleurs l'activité devra être maintenue dans les services publics dont le fonctionnement continu est indispensable à la vie nationale, les « débrayages » répétés n'étant compatibles ni avec la sécurité ni avec le droit élémentaire des usagers.

Assurer le respect de l'ordre public et enrayer l'indécente exploitation que font les communistes d'un malaise social évident est un devoir. Mais il convient également de ne pas laisser s'envenimer une situation déjà difficile et d'obtenir qu'une atmosphère de compréhension mutuelle se fasse jour dans les rapports entre représentants patronaux et ouvriers. C'est à cela que tendait, par le recours à la conciliation, la loi des conventions collectives, même amputée de l'arbitrage obligatoire. Les instruments d'application devront fonctionner sans retard si l'on ne veut pas, cette fois encore, se laisser gagner de vitesse par les agitateurs communistes, dont la mission consiste à semer au maximum à travers le pays la haine et le désordre.

Avec la récente signature à Moscou du traité sino-soviétique, les routes du Pacifique-Nord prennent pour l'Amérique une importance accrue. Les parcelles solides qui y émergent des océans, au hasard des configurations terrestres, deviennent en effet, dans ces régions qu'a parcourues notre collaboratrice Louise WEISS, des points stratégiques d'un intérêt incalculable.

DES ILES ALÉOUTIENNES AUX PRIBYLOV

C'ÉTAIT mon second voyage en Alaska. Voilà deux ans j'avais atteint Fairbanks, la capitale industrielle de cet Etat en passe de devenir le quarante-neuvième des Etats-Unis, par la route terrestre dite Alcan (Alaska-Canada). J'ai publié ici-même en son temps le récit de cette expédition. Alors j'étais allée jusqu'à Nome, face à la Sibérie, sur le détroit de Béring. En 1949 je volai de Vancouver à Fairbanks en franchissant les Rocheuses à 6.000 mètres d'altitude, un sac d'oxygène à la bouche, dans un avion des *Canadian Pacific Airlines*. Fairbanks s'était encore développé.

(*) Voir *France-Illustration* du 18 février 1950.

UN TROUPEAU DE PHOQUES A L'ILE SAINT-PAUL.

VOICI LE DÉGRAISSAGE DES FOURRURES DE PHOQUE.

UN ESQUIMAU SOURIT D'UN AIR ÉNIGMATIQUE AU CURIEUX PERROQUET DE MER PERCHÉ SUR SA MAIN.

Escadrille d'avions américains survolant les cimes glacées d'une chaine de hautes montagnes dominée par le mont Mac-Kinley.

Village esquimau dans une ile du détroit de Bering : les petites huttes s'accrochent a la montagne ; la population est en costume d'hiver.

Un cirque était même arrivé par l'Alcan, le premier cirque à déambuler dans le Grand-Nord-Ouest et qui, à cause des difficultés de climat et de transport, montrait surtout des puces savantes et des souris apprivoisées. Mais, soyons exacts ! Il trimbalait également une panthère.

LE MONT MAC-KINLEY

De Fairbanks je volai à bord d'un appareil appartenant à une compagnie locale vers Anchorage, port de la baie de Cook, pour l'émotion d'apercevoir, dans son immaculée splendeur, les rampes de glace du mont Mac-Kinley, le plus haut sommet de l'Amérique et la plus haute montagne du monde à compter de sa base. Anchorage ne figurait sur aucune carte imprimée avant 1914. Née après la première guerre mondiale, la ville compte aujourd'hui 25.000 personnes, sans mentionner les troupes proches cantonnées dans l'importante base militaire de Fort-Richardson. C'est la deuxième guerre mondiale qui a donné à Anchorage son importance actuelle. Halte à mi-chemin du plus court trajet entre Washington et Tokio (la route des Hawaï mesure 2.000 kilomètres de plus), la cité assurait la maîtrise des îles Aléoutiennes, auxquelles leurs longs essaims vers les îles Kouriles, la Sibérie et le Japon avaient valu le surnom de « Moustaches de l'oncle Sam ».

IMPORTANCE DES ALÉOUTIENNES

Ces Aléoutiennes embrumées, îlots de la *mer des Fumées,* recélaient dans leurs inhospitalières criques les havres de l'ancienne guerre aéronavale du Pacifique-Nord. Dutch Harbour, en Unalaska, n'était que trop célèbre pour le nombre de fois qu'il avait figuré dans les communiqués. Mais Anchorage n'assurait pas seulement la sécurité des Aléoutiennes. Il était également une piste de départ vers le pôle. J'y rencontrai le commandant Bernt Balchen, le deuxième aviateur vivant ayant vu le pôle Nord et le pôle Sud, le premier étant l'amiral Byrd. Le regretté Amundsen avait aussi détenu ce record.

DANS LES ALÉOUTIENNES, MAGNIFIQUE CHAINE DE VOLCANS EN ACTIVITÉ CRACHANT DES VOLUTES DE FUMÉE AU-DESSUS DE LA COTONNEUSE MER DES NUAGES.

Bernt Balchen me fit remarquer combien les distances étaient courtes entre Anchorage et les divers centres urbains d'Europe et d'Asie (Stockholm, Moscou, Irkoutsk), à condition de franchir la calotte polaire. Les types d'avions les plus modernes étaient en service à Anchorage. Depuis le mois de juillet un courrier aérien assurait la poste environ toutes les trois semaines, pendant la belle saison, entre les petites communautés des Aléoutiennes, les îles Pribylov (situées dans la mer de Bering) et le continent. Je pris un de ces avions, un ancien DC3 militaire. Nous survolâmes la *vallée des Dix Mille Fumées,* une des régions les plus désolées du globe, dont les jets de vapeur au bord de marécages déserts provenaient d'une ancienne coulée de lave et disparaissaient peu à peu. Les Aléoutiennes elles-mêmes n'étaient que des volcans couverts de neige dont les fumées se confondaient avec les volutes des nuages. Les Indiens — quelques centaines d'Aléoutiens parlant trois dialectes différents — qui subsistaient dans ces inaccessibles repaires avaient surnommé leurs îles : les Berceaux du Mauvais Temps. Nés de la rencontre des courants chauds du Pacifique avec les eaux froides de l'océan Glacial, des brouillards perpétuels les cachaient aux navigateurs. Des vents terribles y soufflaient, les fameux williwaws dont les sautes imprévisibles à 150 kilomètres à l'heure causaient des naufrages sans recours. Je descendis à Cold Bay, centre aujourd'hui de la chasse aux grands fauves subpolaires. Le plus grand ours connu — un ours brun — venait d'y être tué par Bob Reeves, un ancien pilote de brousse, propriétaire de l'avion qui m'emmenait. La dépouille de l'ours mesurait 4 mètres. Bob l'avait donnée au musée de Fairbanks. Cold Bay était un endroit si lugubre que maints jeunes soldats de la seconde grande guerre, n'y résistant pas, étaient devenus fous d'ennui et d'angoisse. Les médecins les avaient évacués. Dutch Harbour n'était plus qu'une ville militaire fantôme. Entre les appontements l'eau du port brillait, rouge de rouille. D'immenses hangars, des ateliers, des casernements, des garages, voire les vestiges d'un restaurant subsistaient. Onze hommes gardaient cette base abandonnée. Le Japon avait été vaincu. Mais on pouvait imaginer d'éventuels conflits qui lui redonneraient son aspect d'atelier et de fourmilière. Une vedette nous mena de l'autre côté du port, à la minuscule communauté d'Unalaska où une mission protestante et une église russe orthodoxe veillaient sur les quelques âmes encore groupées là. Il ne fallait pas oublier que c'était la Russie des tsars qui avait la première évangélisé ces terres sauvages. Ses églises et ses prêtres subsistaient, aidés par les Etats-Unis.

LA PATRIE DES PHOQUES A FOURRURE

Puis, mettant cap au nord, nous nous envolâmes vers les îles Pribylov, trempant à quelque 700 kilomètres dans la mer de Bering. Les îles Saint-Paul et Saint-Georges sont des parcelles volcaniques aux falaises noires par instant, douces au toucher comme de la cendre. Pas un arbre, mais des lupins bleus et des pavots jaunes. Aucune corolle rouge ne pouvait s'épanouir sous ce ciel pâle. Ces deux îles servaient de lieu de ralliement, pendant les trois mois de l'été subpolaire, à tous les phoques à fourrure de l'hémisphère boréal. Ils étaient trois millions, ces phoques, à pêcher, à s'accoupler, à donner naissance à leurs petits, heureux sur ces plages de galets baignées d'eaux froides. Spectacle inoubliable ! Mes compagnons et moi-même nous marchions au milieu d'eux, caressant les nouveau-nés au moelleux pelage, réveillant les mâles au repos et troublant les mères qui nous crachaient leur fureur au visage. Les phoques bêlaient. Bientôt des milliers de protestations retentirent. Des bandes entières de phoques se jetaient à l'eau. Les renards argentés et les renards blancs, qui parcouraient le troupeau, à l'affût des morts assez nombreux dans une telle foule, disparaissaient dans leurs terriers. Perroquets de mer, ptarmigans cendrés, mouettes, hirondelles de rochers, cormorans s'envolaient. Nos « honteux » rougissaient. J'emploie à dessein ce mot du parler canadien. Les honteux, c'étaient nos fronts — les fronts des hommes. Oui, nous étions confus de jeter l'effroi parmi ces créatures qui ne connaissaient pas l'espèce humaine.

Les services compétents des Etats-Unis et du Canada avaient, cette année, autorisé la mise à mort de 80.000 bêtes. Voici quelques dizaines d'années, chassés inconsidérément, les phoques, à l'exemple des bisons des prairies du Far-West, avaient failli disparaître. Leur troupeau était tombé à 130.000 têtes. Des règlements sévères étaient intervenus. Maintenant, le troupeau qui s'accroissait régulièrement représentait une incroyable fortune. Esquimaux et Aléoutiens s'employaient aux mises à mort. Ils cernaient les animaux choisis, puis les poussaient vers un pré. Les pauvres phoques avaient chaud. Leurs fourrures fumaient dans l'air transi. Leurs bourreaux leur accordaient un temps de halte, la peau écorchée d'un animal en transpiration perdant une partie de sa valeur. En fin de compte, ils les assommaient au maillet.

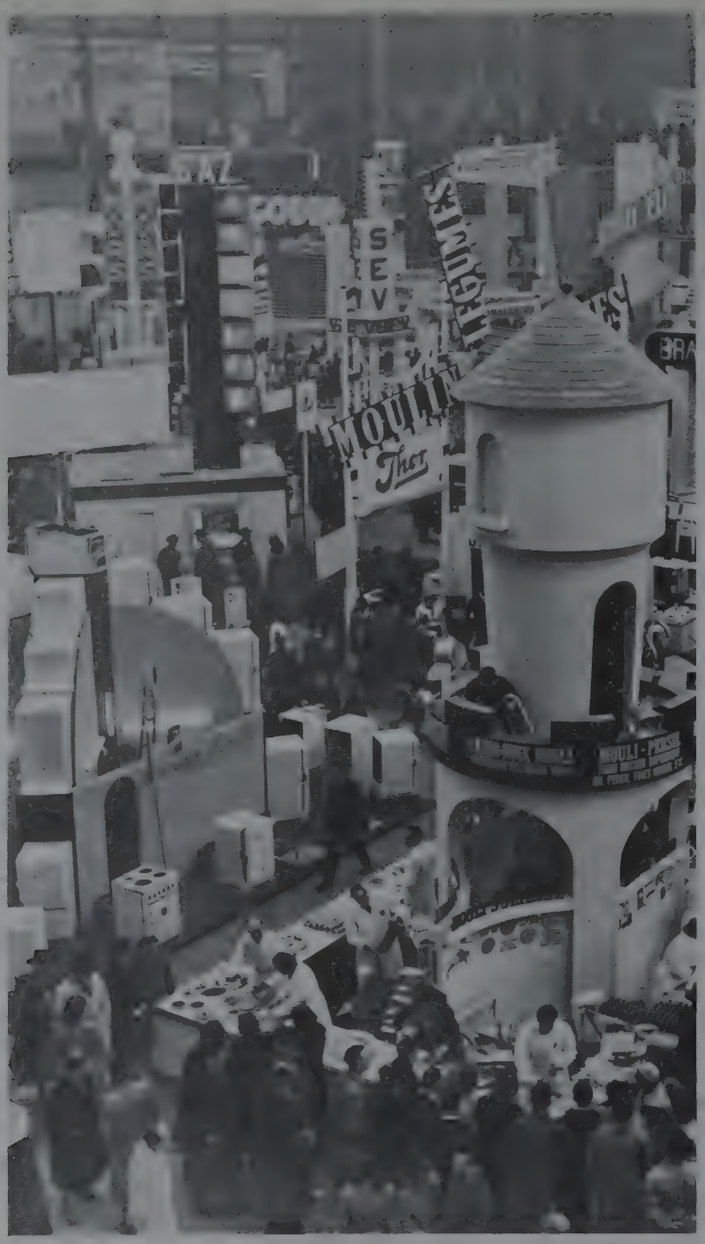
La population de l'île Saint-Paul, où je séjournai, était peu nombreuse, composée principalement de ces ouvriers. Un prêtre russe orthodoxe leur apportait les secours de la religion, et un médecin américain d'origine germanique, ceux de la médecine. Le bureau météorologique, le champ d'aviation, l'école, la poste employaient deux ou trois douzaines de Blancs. Avant la ligne aérienne les communications étaient assurées six ou sept fois par an par un bourlingueur, le *Pingouin,* dont l'arrivée représentait un événement. Le *Pingouin* restait parfois trois semaines à l'ancre avant de partir pour l'île Saint-Georges, tant la mer était mauvaise et les conditions de débarquement, difficiles.

CIVILISATION

Pendant la seconde guerre mondiale les îles Pribylov, pour des raisons stratégiques, avaient été évacuées. Il avait fallu arracher Esquimaux et Aléoutiens à leurs falaises rases, à leurs vents éternels, à leurs brumes glacées. L'administration les avait transplantés en Alaska du Sud. Là, ils virent des arbres pour la première fois. Le choc psychologique les rendit malades. La forêt les empêchait de vivre. Ils prétendaient ne pouvoir respirer. Dès la guerre finie ils furent rapatriés. Je visitai leurs maisons. Elles étaient remplies de trésors : objets en peluche, en celluloïd, et produits de beauté. J'achetai une dent de morse et un ornement sculpté dans du bois de dérive.

Photographies Joint Publication Office, Robinson Studio, U. S. Air Force.

(A suivre.)



AUX ARTS MÉNAGERS

LE DIX-NEUVIÈME SALON DOIT CONNAITRE UN GROS SUCCÈS

Au moment où le Salon des arts ménagers ouvre à nouveau ses portes au Grand Palais, il n'est pas indifférent de marquer les progrès constants de cette manifestation. Le XIX[e] Salon ne saurait déchoir. Il espère consacrer par la coutumière réussite de ses présentations le succès de ses efforts. Dès l'origine, dans l'esprit de son créateur, Jules-Louis Breton, homme d'Etat et savant, le Salon des arts ménagers devait par son enseignement élever et ennoblir la vie ménagère.

Les découvertes de la science et les mille ressources de la technique opportunément adaptées, les nouvelles forces disciplinées et domestiquées s'offrent à transformer la vie familiale. Les démonstrations les plus convaincantes par une émulation toujours plus agissante persuadent et entraînent dans ce mouvement incessant de rénovation ménagère.

Dans cette exposition la femme retrouve le signal renouvelé de sa libération possible. Elle y étudie à loisir les phases progressives d'une quiétude aisément conquise malgré les mille besognes qui l'accablent. Le bonheur des femmes n'est-il pas le signe le plus éclatant de la civilisation ? Au Salon des arts ménagers on n'en peut plus douter.

Mais ce double rôle éducatif et social de l'exposition annuelle de la famille et du foyer est adapté chaque année aux exigences de l'actualité. Les problèmes y sont évoqués dans leur permanence foncière, en dépit de leur chatoyante diversité.

Cette année le Salon des arts ménagers présente un magnifique tableau de l'effort national pour la reconstruction des foyers détruits. Les solutions les plus audacieuses révèlent l'esprit créateur du ministère de l'Urbanisme sous l'impulsion généreuse de M. Claudius Petit. Aux abords du Grand Palais, l'Exposition de l'habitation déborde dans les jardins voisins. Comme une délégation ensoleillée dans l'éclat des controverses passionnées, la cité marseillaise de M. Le Corbusier soumet l'échantillon de sa cellule familiale. Les matériaux inédits, les dessins nouveaux, les formules ignorées sont rassemblés, confrontés et commentés dans la lumière vive de la grande actualité.

Appareils, produits, matériaux, mobiliers, décoration, tous les éléments de la vie domestique sont rapprochés pour faciliter l'information par la méthode qui coordonne et qui juxtapose. Le Salon des arts ménagers n'est pas un marché où chacun court sa chance, livré à sa propre initiative. C'est une exposition où tout est concerté pour faciliter le choix et susciter l'information. Présentation ordonnée, exigence de la qualité, sincérité des présentations, tout concourt ici au succès.

La formule n'a pas déplu puisque les visiteurs ont été d'année en année toujours plus nombreux et que les exposants connaissent par l'ampleur des affaires traitées la juste consécration de leurs efforts avisés. Et les organisateurs y trouvent le meilleur encouragement à persévérer.

PAUL BRETON,
commissaire général du Salon des arts ménagers.

La nef renvoie l'écho des derniers coups de marteau. Demain tout s'illuminera et une foule avide de nouveautés se pressera de toutes parts.

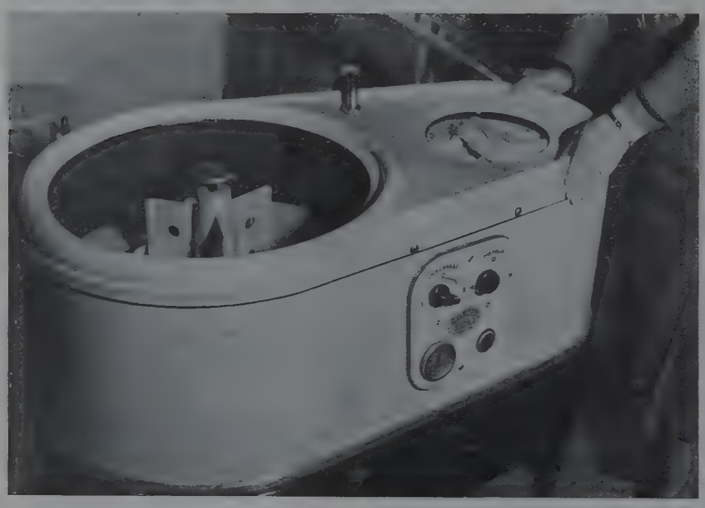
ARTS MÉNAGERS 1950

par Paul-Émile Cadilhac

Veille d'ouverture. Devant le Grand Palais, une longue suite de camions et d'autos, crée un immense embouteillage. Mais pas de désordre, une discipline consentie et active qui fait grouiller les marches du péristyle d'une multitude de porteurs, tapissiers, électriciens, serruriers, étalagistes — vingt corps de métiers à l'œuvre, l'outil à la main et une petite flamme de fièvre au fond des yeux. Messieurs les exposants s'installent et, bien entendu, selon les traditions les plus pures, ils sont en retard. A l'intérieur on cloue, on rabote, on ajuste, on pose des draperies, on plante des mâts, on installe des lampadaires. Des échelles, des échafaudages, des câbles — et, par là-dessus, une poussière dense, âcre, comme un brouillard ou une nappe de gaz. Des armatures se dressent, désolées, vers les voûtes. Des compagnons, dans un coin, cassent la croûte. D'autres s'activent. Pas un tapis posé. Et l'on se demande un peu anxieusement : « Seront-ils prêts ? » Mais le lendemain, quand on ouvre les portes, tout est en place : les tapis, les panneaux, les éclairages, les objets exposés. Tout semble net, étincelant, neuf. Une fois de plus le « miracle » français a joué.

Mais, attention, ce miracle est mérité par une longue préparation. Dépassez la façade à colonnes, puis franchissez, peu après, à ras du trottoir, une humble porte — la porte H. On descend quelques marches, au bas desquelles, dans un renfoncement, vous êtes accueilli, de façon assez imprévue, par M. de Voltaire, ou, plus exactement, l'une des maquettes grandeur naturelle de la statue de Houdon. A gauche, une porte vitrée ouvre sur une vaste salle, éclatante de néon, vibrante de machines à écrire et de téléphones : le hall de réception et de renseignements. Plus loin, un couloir, semblable à une coursive, conduit à des bureaux à demi enfouis dans le sol, où s'activent les collaborateurs de M. Paul Breton, commissaire général du Salon des arts ménagers, grand animateur de cette féerie annuelle. Là, toute l'année on travaille sans arrêt, souvent le soir, quelquefois le dimanche. Des milliers de

Le Frigidaire maintient les provisions dans toute leur fraicheur.



La lessive n'est plus ici une opération longue et fastidieuse.

Cette cireuse munie d'un distributeur évitera bien des fatigues.

Une simple pression pour découper diversement fruits et légumes.

dossiers, des centaines de milliers de fiches, un ordre rigoureux, logique, parfait. Des rapports, des projets, des réunions de comités. En bref une cité vivante, la machine qui fait le miracle dont nous parlions tout à l'heure.

LE TOUR D'UN MONDE

Aimant les voyages, j'adore les expositions. On parcourt ainsi en quelques heures les rives les plus lointaines, on s'évade au pays de la découverte et de la science, qui dépasse celui des Mille et une Nuits et des merveilles d'Alice, on fait en un temps record le tour du monde.

Se raser électriquement sans blaireau ni savon. Quel gain de temps !

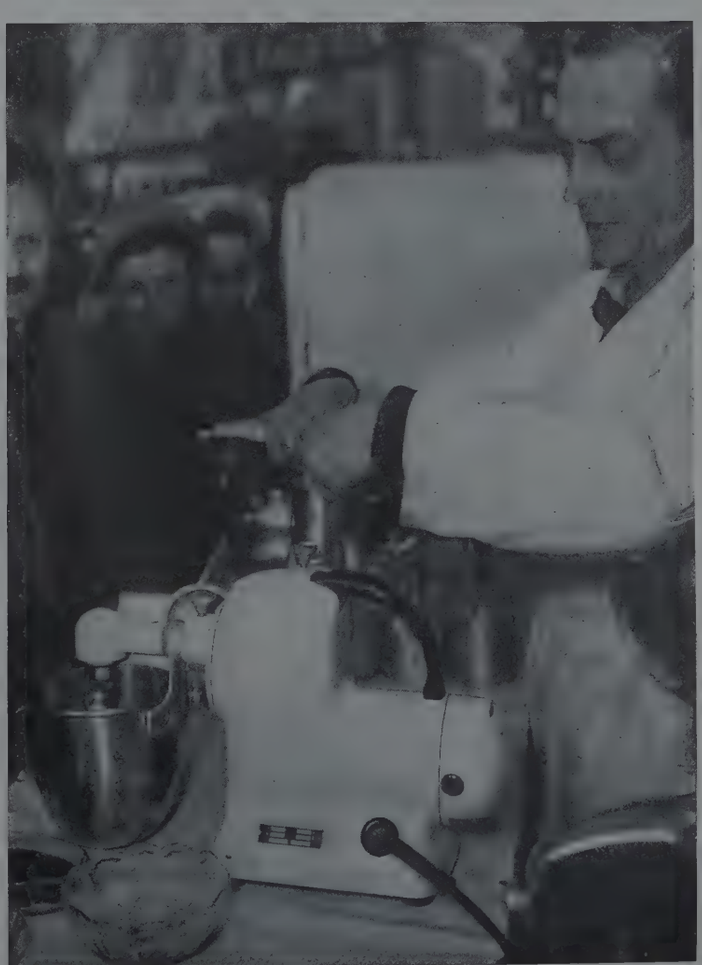
CE RÉFRIGÉRATEUR EST UN MEUBLE QUI NE DÉPARERA PAS VOTRE HOME.

IL EST SI SIMPLE D'ADAPTER AU ROBINET CE DISPOSITIF DE DOUCHE.

Que de surprises nous réserve cette nef en croix du Grand Palais, au centre de laquelle un mât géant se dresse, où s'échelonnent — gabiers improvisés — des héros de carton dont les bras désignent les différentes sections du Salon ! A gauche, l'allée de l'électricité, que ceignent en couronne le luminaire, les tissus d'ameublement, les papiers peints, les métiers d'art, la céramique. A droite, encadré par le matériel de cuisine et le petit outillage ménager, le royaume du gaz. Au fond, l'art ménager rural, les services collectifs d'immeubles, le restaurant.

Des aspirateurs ronflent, des cireuses strident, des malaxeurs et broyeurs ronronnent, des machines à laver tournent à vide et cent appareils ingénieux vrombissent dans une buée tiède, des averses de lumières multicolores, des

LE FER EN SE PERFECTIONNANT A ÉVOLUÉ VERS DES FORMES NOUVELLES.



LES PLUS SAVOUREUX MÉLANGES S'EFFECTUENT SANS FATIGUE DU POIGNET.

La présentation d'un produit alimentaire doit être rationnelle.

Ce meuble s'ouvre : joie des yeux, des oreilles et de la bouche.

On trouve de tout et les restrictions ne sont plus qu'un souvenir.

Le plaisir de plaquer des accords sur le plus petit des pianos.

appels de haut-parleurs et les boniments expressifs, colorés et racecrocheurs des démonstrateurs. On est serré, foulé, aspiré, ébaubi — et l'on devient ou l'on redevient badaud.

En haut, délaissant un peu les stands d'ameublement et de décoration — souvent si racés — que se réservent les vrais amateurs, la foule se rue aux galeries de l'alimentation. Le Salon des vins, où de jolies filles en costumes régionaux et de gais lurons à la face vermeille versent des rasades de blanc et de rouge, obtient un indéniable triomphe.

Cependant, si vous errez aux galeries supérieures à l'heure du crépuscule, arrêtez-vous une seconde et regardez. Au plafond, les coupoles deviennent bleues et de grandes lampes blanches pendent des verrières comme des mondes dans l'espace. En bas, clartés vertes, pourpres, azurées, mauves, dorées déterminent d'étranges nébuleuses, soleils en gestation ou étoiles tirant leur feu d'artifice suprême.

DE QUELQUES NOUVEAUTÉS

Chaque Salon nous révèle des nouveautés amusantes ou pratiques. Mais jusqu'à la dernière minute chacun les dérobe jalousement à la concurrence, et il est malaisé de les découvrir.

Ici, un spécialiste de la literie a imaginé d'unir en un bloc matelas et sommier. Economie de coutil, car au lieu de trois faces à recouvrir, les deux faces du matelas et celle du sommier, on n'en recouvre plus qu'une seule. Un fixeur latéral permet d'utiliser des draps et des couvertures moins larges qu'à l'ordinaire. Et l'on obtient des prix record.

Ailleurs, dans la section de la Femme et de l'Enfant, aux larges surfaces claires rehaussées d'écriteaux or et bleu, élégante et racée avec ses meubles de nurserie, ses trousseaux, ses bijoux, ses étoffes, ses figurines de modes, une maison expose un drap indébordable en soie rose pour bébé. Deux fermetures Eclair, amovibles pour le lavage, empêchent l'enfant de sortir les bras et de se découvrir, tout en lui laissant la liberté de ses membres. Plus d'épingles de nourrice dangereuses et de petits martyrs aux bras collés au corps. Les mamans s'arrêtent, nombreuses, interrogent et achètent.

Mais le plus étonnant s'affirme en bas, dans la grande nef : un gril électrique à surfaces parallèles de hauteur variable qui, par le miracle des radiations infra-rouges judicieusement sélectionnées à l'aide d'écrans, cuit un entrecôte de 170 grammes en vingt secondes et un poulet de 800 à 900 grammes à l'américaine en dix minutes. Tout au long du jour le gril fonctionne, pour la plus grande joie des curieux et... des gourmands qui dégustent, sans se faire prier, des grillades juteuses, expressives, exquises.

Tout proche de là, un grand succès de curiosité entoure une suite de services collectifs présentés par la Caisse centrale d'allocations familiales. Trois grandes vitrines — maison de verre du Sage, peut-être ? — découvrent une buanderie d'immeuble ; un atelier de bricolage — établis, étaux, brosses, échelles, pinceaux, etc. — où chaque locataire peut améliorer, transformer ses meubles, voire en fabriquer ; enfin une garderie, permettant aux mamans de s'absenter et de faire leurs courses. Cinq ou six bébés de trois à quatre ans, adorables et pas intimidés du tout, vont et viennent derrière la vitre claire, jouent, se bousculent ou se reposent, indifférents à la curiosité et aux explications diffusées par un haut-parleur tonitruant.

Photographies *France-Illustration* (R. Boulet).

Le premier devoir d'un Amphitrion.

Les méditations d'un Gourmand.

CUISINES D'AUTREFOIS

par PIERRE VIGNES

C'est à partir du moment où l'homme sut conserver et entretenir pour son usage personnel le feu du ciel qu'il se distingue véritablement des animaux. Le feu, conséquence habituelle de la foudre, devint l'objet d'un culte fervent qui comprenait, avec ses prêtres et prêtresses, des rites particuliers destinés tant à rendre hommage au dieu de la chaleur qu'à assurer sa répartition dans la communauté. Et cela chez tous les peuples sans exception, jusqu'au moment où les hommes parvinrent à fabriquer du feu par leurs propres moyens.

Jusque-là ils ne se nourrissaient que de racines, de poissons, de viandes et de fruits crus, qu'ils mangeaient hâtivement. Ce qui ne pouvait être absorbé en une seule fois était rangé dans une coquille cachée au creux des rochers. C'est l'origine de la première assiette et du premier garde-manger.

Dès que les hommes apprirent à faire chauffer certains aliments qui leur procuraient une saveur plus agréable et une digestion plus facile ils se virent obligés de se réunir pour cela autour d'un foyer, et deux problèmes nouveaux se posèrent pour eux : celui de l'habitation et celui de la cuisine.

Ces problèmes furent diversement résolus : question de climat, de sol, de tempérament. Les solutions furent d'abord collectives, puis, peu à peu, individuelles, mais suivirent très exactement la marche de la civilisation, oscillant avec elle pendant les grands événements politiques de l'humanité.

Nous ne nous occuperons ici que des moyens employés depuis toujours pour satisfaire l'appétit de l'homme, c'est-à-dire pour faire la cuisine et la lui présenter.

De nombreuses fouilles ont convaincu le monde scientifique qu'à l'époque paléolithique les hommes connaissaient l'usage du feu, faisaient griller les viandes sur des pierres plates préalablement chauffées, et qu'ils savaient les découper. On peut avancer à peu près sûrement qu'à l'âge du fer la première broche fut forgée peu après la première épée de ce métal.

Le besoin des hommes et de leurs familles de se réunir à plusieurs pour lutter contre les forces ennemies, besoin grégaire, les presse autour du même feu pour la même nourriture et fait travailler leur imagination. L'invention de chacun profite au bonheur du clan. Après la pierre creusée en forme d'écuelle vient l'os taillé en cuiller pour recueillir le jus des viandes. L'art culinaire est né.

On pourrait diviser l'histoire de la préparation culinaire en trois périodes : la cuisine du feu de campagne, la cuisine en cheminée, la cuisine au fourneau. Nous préférons étudier un à un les instruments d'exécution, ce qui, tout compte fait, reviendra au même.

A une époque impossible à préciser, le premier vase d'argile ou de terre cuite pouvant résister au feu fut tourné. Invention fabuleuse qui permettait de faire bouillir viandes et légumes, invention qui a traversé les siècles et que nous retrouvons avec reconnaissance, à peu près telle quelle, faisant mijoter notre pot-au-feu.

Le chaudron de bronze, puis de fer fit concurrence à l'argile. Le cuivre, l'airain et le fer battu serviront à établir des plats, puis des couteaux, des cuillers et des gobelets. L'arsenal culinaire est alors à peu près complet et il peut affronter l'histoire.

L'Egypte, berceau de la civilisation occidentale, donne à la cuisine une place de choix. Sous les premiers pharaons, les Egyptiens cultivent déjà presque tous les légumes et céréales ; ils fabriquent le pain et le vin et pratiquent l'élevage, la chasse et la pêche. Les repas et leur ordonnance les intéressent de plus en plus ; ils se préoccupent de varier les plats, de les présenter congrûment. Sur une table centrale on pose les mets dans des plats où chacun se sert tour à tour avec des couteaux pointus et des cuillers. On boit dans des coupes l'eau et le vin. Autour de cette table les convives se répartissent, assis sur des coussins.

Les Hébreux, plus frustes que leurs voisins, inventent une fourche à deux branches pour retirer la viande de la marmite ; c'est l'ancêtre de la fourchette, qui n'apparaîtra à nouveau chez nous qu'à la fin du XVI[e] siècle. Les migrations successives du peuple hébreu lui ont fait adopter des outres en peau d'animaux pour transporter les liquides.

Les Assyriens, les Perses, puis les Grecs et les Romains ont à peu près des

ustensiles analogues, en argile, en bois, en bronze et en fer battu, et, dans les classes aisées, parfois en or et en argent.

La cuisine se fait sur des fours en brique disposés soit en plein air, soit dans la pièce où l'on mange, ce qui rendait souvent l'atmosphère irrespirable. On emploie des marmites, des casseroles analogues aux nôtres, des poêles à frire, des grils, des écumoires, des bouilloires, des moules à pâtisserie et des tourtières. Dans beaucoup de musées d'Europe on retrouve intacts des ustensiles tels que l'hieux, le clibanus, l'apala et des grils à craticula.

Chez tous ces peuples l'habitude a été prise depuis des siècles de se laver les mains dans une eau parfumée avant et après les repas, et souvent entre les plats. Geste indispensable, car les convives se servaient directement dans le plat central avec leurs mains et leurs couteaux et mangeaient avec leurs doigts. D'où un grand nombre de bols à eau ou aiguières retrouvés dans les fouilles.

Les invasions barbares et leurs conséquences anéantissent tout le confortable acquis pendant des siècles. Les Gaulois et les Francs vivent mal et se nourrissent surtout du produit de la chasse, le bétail étant dispersé. Il faut attendre l'époque mérovingienne pour voir réapparaître les ustensibles romains perfectionnés, puis le moyen âge pour voir s'enrichir de décorations et de sculptures les vases et les plats. Ce n'est vraiment qu'à partir de la Renaissance que le luxe de la table et de ses accessoires atteint le degré de perfection que nous connaissons.

Il faut néanmoins en cette matière faire une distinction entre les trois classes de la société : le roi et les puissants seigneurs, la bourgeoisie et le peuple. On peut dire que si les seigneurs usaient de la vaisselle d'or et d'argent, les bourgeois dînaient dans des assiettes d'étain, et le peuple mangeait sa soupe dans des écuelles de bois. Aussi la diversité des appareils est-elle grande, et nous devons prendre une moyenne.

Pénétrons, vers l'an 1600, à l'heure du repas de midi, dans un hôtel du Marais, habitation d'une famille cossue ; c'est jour de réception, dix convives sont attendus. La table est placée dans la grande salle de l'hôtel. Elle est montée sur quatre tréteaux qui supportent des plateaux de bois recouverts d'une nappe damassée tombant à terre de tous côtés. Deux surtouts d'argent, encadrent une boîte à épices en ébène, laquelle est entourée de salières, d'oviers et de saucières en étain. Les assiettes sont du même métal ; à droite de celles-ci, car c'est jour de grand apparat, sont disposés un couteau pointu en fer, une cuiller d'argent et, événement considérable, une fourchette d'argent à trois branches, invention toute récente et que peu de Parisiens peuvent employer à ce jour. Une serviette pliée en une des vingt-sept façons courantes supporte un chouane, petit pain blanc au froment fabriqué spécialement pour la cérémonie.

D'un côté de la pièce, la crédence, sur laquelle reposent pour le service de la boisson les gobelets et les carafes, qui ne doivent jamais figurer sur la table. Et sur le panneau noble de la chambre, le dressoir, pièce maîtresse de la demeure et symbole du rang social occupé, offre à la vue des invités ce que la maison a de plus précieux en vases rares et en vaisselle de prix.

Passons à la cuisine. On y mène « grand effarement ». Au milieu de l'immense cheminée où un homme peut entrer sans se baisser pend la crémaillère, qui supporte une marmite pouvant contenir deux seaux de liquide. Autour d'elle sont placés, sur la braise des chaudrons, des coquemars et des poêlons avec ou sans trépieds. Dans un coin, le chateil ou crasset, petite lampe à fond plat qui conserve le feu. Devant le foyer se dressent les deux landiers qui servent en même temps de chenets et de réchauds. Le long de la tige sont disposés à des crochets les écumoires, les cuillers, les roables ou fourchettes de cuisine et enfin les broches sur lesquelles le « hasteur » ou rôtisseur enfilera les volailles et pièces de viande avant de les placer sur la rôtissoire. Un marmiton sera chargé de tourner la broche avec régularité.

Sur le cholier ou pierre d'évier, deux filles de service lavent la vaisselle à l'aide de jattes et de bassines. Et, assis sur un siège élevé, le maître queux surveille l'ensemble du service. Il tient à la main une grande louche qui, dit l'Inventaire de Charles V, « luy sert à deux fins, l'une pour essayer potages et brouets » et l'autre pour chasser les enfants hors de la cuisine.

En somme une cuisine de 1610 et une cuisine de 1910 se ressemblent. Les progrès réalisés en trois siècles ont porté principalement sur la commodité du mobilier de cuisine et sur la rapidité d'exécution. Buffets, tables, armoires, éviers et glacières sont disposés de façon à faciliter la tâche du cuisinier unique.

Les casseroles de cuivre étamé, dont on se méfiait à l'époque, où les empoisonnements étaient fréquents, ont remplacé marmites et chaudrons ; l'aluminium, métal nouveau, s'adapte plus tard aux mêmes fonctions. Mais l'événement important est le remplacement de la cuisine de cheminée par celle du fourneau. Celui-ci, qui est le descendant du four de campagne, s'est transformé ; on peut y brûler toutes sortes de combustibles puisque la flamme n'est pas en contact avec les aliments ; de par sa forme élargie plusieurs plats peuvent être préparés en même temps, et la concentration de la chaleur réduit le temps de cuisson. Installé dans les cuisines dès le XVII[e] siècle, le fourneau, par sa régularité de chaleur, fut le principal artisan de la « science de gastronomie », puisqu'il a permis la création de plats nouveaux, irréalisables avant lui. En effet, comment un chef aurait-il pu confectionner valablement le homard à l'américaine ou la sauce béarnaise dans une cheminée ?

Enfin, depuis quelques années déjà, on expérimente avec succès une marmite à pression intérieure qui permet la cuisson des aliments en un temps record. C'est peut-être là la formule de l'avenir : le déjeuner quotidien en quelques secondes et la poule au pot d'Henri IV en vingt-cinq minutes.

UN CUISINIER.
D'après Jost Amman (XVI[e] siècle).

CUISINE D'AUJOURD'HUI

Parois d'acier vitrifié inattaquable, placards de toutes tailles, longues tables de préparation : la cuisine « 1950 ».

Sortant d'un placard, la table à repasser pivotante vient s'appuyer sur un dossier de chaise. — Encastré dans le mur entre deux orifices assurant la circulation de l'air chaud, le radiateur sèche les torchons dissimulés derrière un panneau métallique. — Sous la hotte brillamment éclairée : ces deux bacs de métal inoxydable, alimentés par un robinet-mélangeur à pivot, facilitent le rinçage des légumes et le lavage de la vaisselle.

Éloigné de la table de préparation et de la chaleur du four, le « coin de la patissière » (en haut) favorise un travail minutieux : la balance à portée de la main, un tiroir à compartiments de verre placé sous la planche à pâtes et renfermant sel, sucre, farine et fécule et, à droite, le « mixer » électrique. Ci-dessous : ultimes préparatifs.

Photographies *France-Illustration* (Roger Bou

L'ODORAT SUBTIL ET LE GROIN ROBUSTE, LE PORC NE LAISSE PAS ÉCHAPPER LA TRUFFE.

QUELQUES GRAINS DE MAÏS RÉCOMPENSENT LA DÉCOUVERTE DU PRÉCIEUX TUBERCULE. DRESSÉ SPÉCIALEMENT A CHERCHER LA TRUFFE, LE CHIEN S'Y MONTRE PLEIN D'ADRESSE.

VOILA UN ÉTALAGE EXTRÊMEMENT ALLÉCHANT, ET LES CUISINIERS VONT POUVOIR

LA TRUFFE DIAMANT

AVEC le mois de mars prend fin la saison des truffes. Autrement dit la récolte, qui débuta en décembre, s'achève. Car pour le gourmet il n'y a point de date pour consommer le précieux tubercule, qu'il retrouve toujours avec un égal plaisir.

Mais qu'est-ce donc que cette truffe dont l'apport enrichit tellement la cuisine et qui s'associe, selon une sorte d'harmonie préétablie, aux chefs-d'œuvre des maîtres queux ? Un champignon, un champignon qu'il faut aller déterrer car il s'enkyste assez profondément dans le sol, vivant et se développant sur les racines de certaines espèces de chênes.

Singulier végétal, particulièrement exigeant quant au climat, au terrain, aux arbres qui le portent. En fait, il n'est des truffes que de France. Constatation bien propre au lyrisme, n'est-il pas vrai ? Remercions le ciel de cette bénédiction supplémentaire et passons le couplet. Ce qui est sûr et certain, c'est que le Périgord doit aux « diamants noirs » dont il est fertile une renommée qui a, dès longtemps, atteint les plus lointains rivages. Les égards dus à la vérité obligent à reconnaître qu'il n'est pas seul fournisseur de truffes. Si le Lot est un gros producteur, le Vaucluse en est un autre. Au total les deux régions récoltent 200.000 à 250.000 kilos.

La truffe, disions-nous, est exigeante pour fructifier. Mystérieuse aussi. Tous les efforts faits jusqu'ici pour assurer sa production ont échoué. Elle échappe au dirigisme. Certains chênes truffiers produisent régulièrement ; d'autres ne donnent jamais rien, bien qu'ils soient issus de glands provenant d'un même arbre. Pourquoi ? On l'ignore. Une remarque attristante : les quantité récoltées diminuent, et même avec une régularité inquiétante. Sur le plan commercial, cette diminution suffirait à expliquer que la truffe, toujours considérée du reste comme un article de luxe, demeure de prix élevé sans qu'il y ait lieu de s'attendre à une baisse.

Si la vente est rémunératrice, il est juste d'indiquer que le propriétaire de chênes truffiers doit s'armer de patience quand il plante un arbre. Dix ans au moins sont nécessaires pour que les premières truffes apparaissent, et parfois quinze. Résultat d'ailleurs incertain, car rien ne prouve que l'arbre « rapportera » et nul indice ne permet d'orienter la production. Il faut s'en rapporter à la bonne volonté de la nature. Beaucoup de paysans estiment que l'attente nécessaire est trop longue et ils ont renoncé à planter des chênes truffiers. D'autre part, il faut savoir que la durée de la production est relativement limitée. Au bout de vingt ans les arbres ne donnent plus rien.

PERSONNE sans doute n'ignore comment se ramasse la truffe. L'imagerie populaire a répandu la vue du porc en train de fouir la terre pour y trouver le champignon réputé. C'est en effet le porc — auquel on préfère

XÉCUTER QUELQUES-UNES DES RECETTES QUI ONT RENDU LEUR ART GLORIEUX.

NOIR DE LA CUISINE

quelquefois un chien spécialement dressé — qui s'acquitte de cette recherche, que son odorat lui rend facile. L'animal décèle la truffe à 10 et même 20 centimètres sous terre et fouille le sol avec son groin jusqu'à ce qu'elle paraisse. Chaque fois se répète une scène rapide. Le porc trouverait naturel — et équitable — de manger la truffe qu'il a découverte, d'autant qu'il en est très friand. Son maître l'en empêche. Mais comme toute peine mérite salaire, il lui octroie sur-le-champ une poignée de maïs. Et le cochon reprend sa quête. *Sic vos non vobis...*

Les résultats de la « cave » (ainsi nomme-t-on la récolte des truffes) varient évidemment beaucoup en quantité et en qualité. Certains tubercules sont gros comme une belle pomme, d'autres, comme un haricot. Suivant le terrain, ils sont plus ou moins ronds. Les prix varient aussi selon la récolte, et il n'est guère possible, les fluctuations des cours étant souvent assez fortes d'une semaine à l'autre, de déterminer un prix de revient moyen que vers la fin de la période de ramassage.

Pendant la guerre, la vente en France absorbait la totalité de la production. Depuis lors l'exportation a repris, encore que certains pays se montrent réservés dans leurs achats.

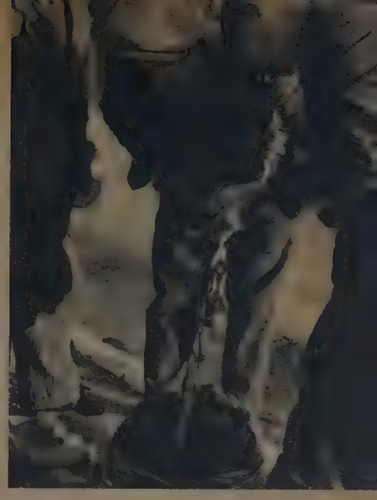
La truffe a donné naissance à une importante industrie de conserve. Quand les paysans ont porté leur récolte au marché et que le grossiste l'a acquise, une série d'opérations conduiront les tubercules au magasin du commerçant détaillant et de là à la table du consommateur. D'abord les truffes sont débarrassées de la terre qui les entoure et soigneusement lavées. Fait en partie à la machine et en partie à la main, ce travail donne les truffes brossées. On les pèle aussi avec des couteaux spéciaux, les pelures servant à divers usages culinaires. Les moins bonnes sont coupées en morceaux.

Après ces opérations préliminaires, les truffes qu'on veut conserver sont mises dans des bidons qui sont passés à l'autoclave. Ces bidons sont ouverts au bout d'un certain temps et après de nouveaux triages les truffes sont mises en boîte de différents formats accompagnées du jus qu'elles ont rendu lors de la cuisson en bidons.

Et voici le succulent condiment prêt à remplir son rôle. Il va clouter volailles et gibiers ; il va s'enchâsser dans le foie gras. Son arôme et sa saveur s'accorderont avec le bouquet des crus fameux. Tous les classiques de la table ont exalté comme elle le mérite la truffe, qui contribue tant à la gloire de la cuisine française. Pour commenter dignement certaines manières de l'accommoder que les grands chefs se transmettent, il faudrait la plume du bon maître Curnonsky.

Photographies Rapho.

ROGER DARDENNE.



PORTÉE AU MARCHÉ, LA RÉCOLTE Y EST PESÉE AVEC UNE VIEILLE BALANCE ROMAINE.

SOIGNEUSEMENT TRIÉES, LAVÉES, BROSSÉES ET PRÉPARÉES, LES TRUFFES PARFUMERONT VOLAILLES ET FOIES GRAS, ET BRILLERONT SUR LA TABLE D'UN ÉCLAT DE DIAMANT NOIR.

CHANGEMENT DE DÉCOR

« ANNIE DU FAR-WEST »

AU THÉATRE MUNICIPAL DU CHATELET

CETTE opérette américaine a connu en Amérique et à Londres, sous le titre : *Annie get your gun*, un succès considérable puisqu'on la joue sans discontinuer depuis huit années.

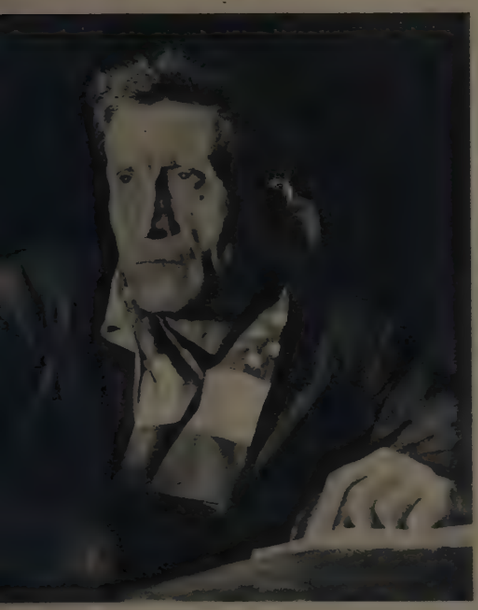
Tout le monde connaît Irving Berlin. Ce compositeur célèbre — le Vincent Scotto américain — ne compte plus ses réussites; la plus brillante semble être celle d'*Annie*.

L'héroïne du livret est cette Annie Oakley, personnage curieux qui n'est pas sorti du domaine fictif puisque cette jeune tireuse à la carabine exista réellement et que les Américains la tiennent pour aussi historique que le fameux colonel Cody, connu chez nous sous le nom de Buffalo Bill.

TAKOU EST POUR LE THÉATRE DU CHATELET UN PENSIONNAIRE DE POIDS ! POUR LUI ET SON AMI DJIMBO « L'ENVERS DU DÉCOR » EST AGRÉABLE : ILS Y SONT GAVÉS DE PAIN.

E CHATELET » EST UN GRAND VAISSEAU. LA BARRE TENUE D'UNE MAIN FERME PAR MAURICE LEHMANN.

LE GRAND TABLEAU FINAL. DÉCOR DE L'HOTEL BREEVART A NEW-YORK (1905). INDIENS SIOUX, CHARMANT GROUPE DE CONTEMPORAINS DU CÉLÈBRE BUFFALO BILL, DANS LES COSTUMES « FROUFROUTANTS » DE L'ÉPOQUE.



ICI DOUKING, DONT LES DÉCORS SONT, DE L'AVIS ÉRAL, UN CHEF-D'ŒUVRE DE GOUT ET D'IMAGI-ION. ET POUR LA PREMIÈRE FOIS, DANS UN ROLE PÉRETTE : LA JOLIE ET DYNAMIQUE LILY FAYOL.

J. CLARET ET LA SOURIANTE JACQUELINE LEJEUNE. MARCEL MERKÈS ET ANNIE OAKLEY, APRÈS DE MULTIPLES AVENTURES QUI NE SONT QUE PRÉTEXTES A DANSER ET JOLIES CHANSONS, SE MARIENT A LA FIN, BIEN SUR !

LE CLUB FRANCE-AMÉRIQUE REÇOIT...

LA MARQUISE DE LIGONÈS, S. EXC. M. DE AYALA, AMBASSADEUR DE CUBA, ET LE COMTE P. DE LEUSSE.

ET l'on dansa fort avant dans la nuit...

C'est ainsi que se terminaient les récits de bals dans les contes de fées. Le Club France-Amérique en nous recevant hier me rendait mon émerveillement d'enfant.

L'élégance et la gaîté de cette soirée furent apportées par les plus jolies femmes de Paris. La présidente du club, la princesse A. de Broglie, dansait avec Edmond Barrachin, pendant que la marquise de Ligonès tournait, sautait, virait avec le président Prado — ancien président de la République de Bolivie. S. Exc. M. de Ayala, ambassadeur de Cuba, s'élançait lui aussi, entraînant la comtesse P. de Leusse. Mrs. Sturgges et Max Fould-Springer les suivaient. Tony Bouilhet et Jacques Fouret dînaient à la même table, mais parlaient à leurs voisines de toute autre chose que de leurs occupations diurnes ! Car la « danse » fut précédée d'un dîner, lui-même précédé d'un cocktail servi dans le hall au pur décor Napoléon III. L'escalier monumental qui en part aurait plu à Eugène Lamy ; nous l'utilisâmes, hélas ! pour quitter ce club, fils nouveau-né du Comité France-Amérique, dont le but d'établir un étroit contact entre les personnalités de différentes nations était une fois de plus atteint.

Comtesse GUY DE TOULOUSE-LAUTREC.

LE COMTE PIERRE DE LEUSSE, LE PRÉSIDENT PRADO ET LA COMTESSE DE LEUSSE.

LA PRINCESSE A. DE BROGLIE, M. EDMOND BARRACHIN ET Mme DEMON.

GEORGES LE ROY SE TRANSFORME EN JOAD. — G. LE ROY (ALCESTE), M. TOUCHARD ET LES INTERPRÈTES DU « MISANTHROPE ».

COCKTAIL PAUL GÉRALDY

LA pièce de Paul Géraldy, *l'Homme de joie*, a franchi il y a peu, à la Michodière, le cap de la 100e représentation. Il est vrai que *l'Homme de joie*, qui apporte dans la production dramatique de Paul Géraldy une note différente de celle d'*Aimer* ou des *Noces d'argent*, attestant ainsi la souplesse du talent de l'auteur, est défendu par une interprétation de qualité, en tête de laquelle figurent Mme Renée Devillers et Jean-Pierre Aumont. A l'occasion de la centième, un cocktail a réuni autour de Paul Géraldy de nombreuses personnalités du monde théâtral qui ont chaleureusement félicité de leur succès auteur et interprètes.

Photographies *France-Illustration*.

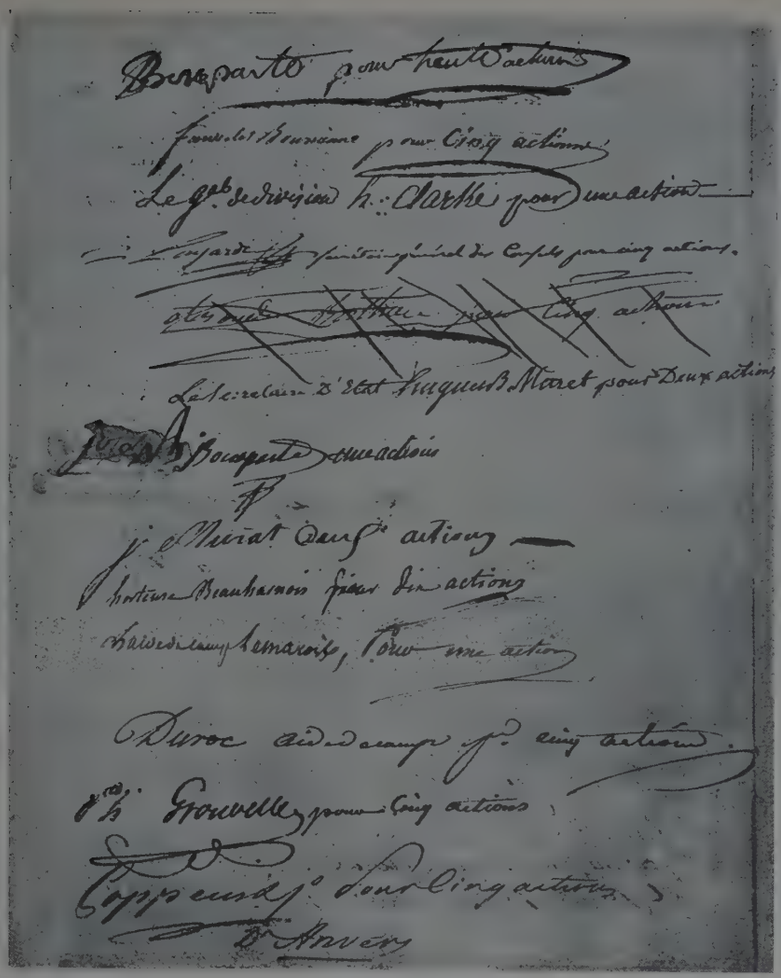
P. GÉRALDY ENTRE M. ET Mme WILLEMETZ.

LES ADIEUX DE G. LE ROY

TOUS les artistes notoires de Paris avaient tenu à inscrire leur nom sur l'affiche de la représentation d'adieux de Georges Le Roy, l'éminent sociétaire de la Comédie-Française. Ce fut, devant M. Vincent Auriol, une salle archicomble et un étincelant défilé de vedettes. Georges Le Roy reparut dans plusieurs de ses meilleurs rôles. Et maintenant l'élève de Sarah Bernhardt va, dans sa retraite, s'adonner à l'art du vitrail, auquel il s'est voué avec ferveur.

Mmes J. MOREL, DEVILLERS ET MARIA MONTEZ.

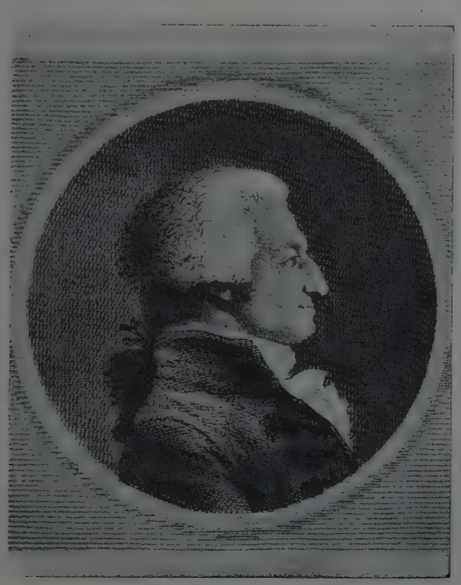
J.-P. AUMONT, A. DUMAS ET BERNARD LANCRET.



Liste de souscription des premiers actionnaires de la Banque de France, avec en tête la signature de Bonaparte, qui était alors Premier Consul.

LA BANQUE DE FRANCE A CENT CINQUANTE ANS

Depuis le 5 mai 1789, jour où devant les états généraux le roi et ses conseillers avaient annoncé officiellement la situation financière désastreuse de la France, le sort des banquiers avait été agité. Ayant pris parti contre la royauté en faveur de la bourgeoisie révolutionnaire parvenue au pouvoir, ils obtinrent la faveur d'un public ruiné qui crut voir dans leurs promesses la possibilité de sauver une partie de leur capital.



Le Coutteulx de Canteleu. (Bib. Ville de Rouen.)

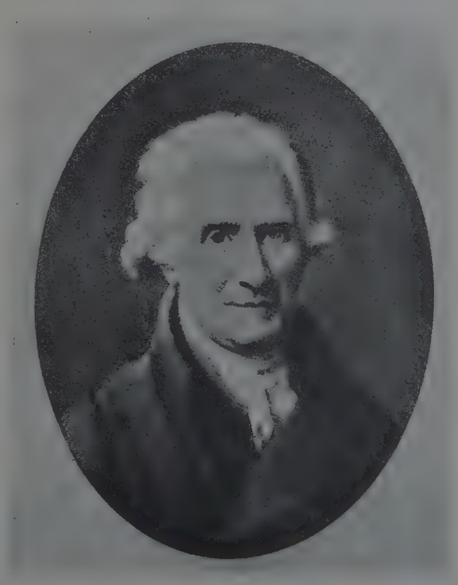
Les banquiers firent d'excellentes affaires jusqu'en 1793, l'agiotage étant autorisé et la spéculation, facile avec le jeu alterné de la baisse des billets et du cours forcé. Puis le régime d'inquisition et de contrôle mis en œuvre par la Convention les contraignit d'abord à la prudence, et la Terreur les dispersa quand fut pris le décret supprimant les compagnies de banque. La plupart des banquiers parisiens furent alors arrêtés, et les banquiers étrangers quittaient la France. La chute de Robespierre en libéra quelques-uns; mais c'est le Directoire qui leur rendit leur liberté et leur puissance.

Mais le jeu n'était plus le même. A la maison de banque, propriété d'un seul homme, dont le nom assurait la confiance du public, vont succéder des associations de banquiers, officiellement anonymes, mais tenues en main par des hommes de métier. Finies les spéculations à la petite semaine, il faut maintenant s'intéresser aux grandes entreprises, travailler « à la mesure de l'époque, dit Barras, puisque le siècle est positif ».

Quoique rejetée par le Conseil des Anciens, l'autorisation d'ouverture de nouvelles banques est accordée tacitement par les autorités.

Ces nouveaux établissements, ancêtres de nos banques de crédit actuelles, assurent l'escompte des effets de commerce à quatre-vingt-dix jours portant trois signatures. Elles sont autorisées à émettre des coupures de 500 et de 1.000 francs et ouvrent des comptes de dépôts. A vrai dire, soit directement, soit par personnes interposées, elles s'intéressent également à l'achat et à l'exploitation des biens nationaux, à la fourniture des armées de la République et aussi au placement à l'étranger de valeurs et de capitaux. Elles établiront ainsi d'immenses fortunes : la subtitution des mandats territoriaux aux assignats et la banqueroute des deux tiers les atteindront peu.

Mais si leurs affaires prospéraient, il en était autrement de celles de l'Etat. Une fois de plus la France était au bord de la faillite, la confiance publique était tarie et les opérations militaires hors de France coûtaient le revenu du pays. Les



Perrégaux.

Le comte Mollien.

Ouvrard, lithographie de Villain (1826).

généraux vainqueurs étaient pourtant devenus les meilleurs percepteurs : amendes considérables aux villes conquises, mise en gestion régulière des forêts et mines domaniales, paiement par l'ennemi de la nourriture et de l'entretien des troupes victorieuses ; ils tentaient de leur mieux de remplir la caisse du Trésor. Le plus habile et le plus chanceux fut incontestablement Napoléon Bonaparte. Ce jeune général se révélait, comme dans d'autres domaines, un remarquable organisateur.

Venant de terminer la campagne d'Egypte et inquiet de la situation politique intérieure, il prit la décision de rentrer en toute hâte. Sa destinée devait se jouer quelques jours après : le 18 brumaire il était le maître de la France.

Il fallait de toute urgence s'attaquer au problème le plus grave : la question financière. Elle était double : assurer l'équilibre budgétaire par la rentrée des impôts et des taxes et obtenir les fonds nécessaires pour assurer la réussite du coup d'Etat amorcé. (On ne fait pas de bonne politique sans de bonnes finances.)

Ici, on voit apparaître les traces du génie. Reportons-nous à l'époque. Le 19 brumaire, c'est-à-dire le 9 novembre 1799, Bonaparte est Premier Consul. Le 13 février 1800, soit quatre-vingt-seize jours après, la Banque de France était créée par ses soins et le 20 février elle commençait ses opérations. Inclinons-nous devant ce record, mais regardons aussi comment il fut établi. Evidemment, Bonaparte se devait de conduire l'opération « à la houzarde »

Quelques jours après les journées de Saint-Cloud, le Premier Consul avait eu besoin d'argent liquide pour payer et les hommes et les services rendus. Il avait lié connaissance autrefois avec le monde de la finance chez la belle M^me^ Tallien, fille du banquier Cabarrus. Il y avait rencontré Ouvard, Le Coulteulx de Canteleu, Perrégaux et d'autres. Il s'en souvint et leur demanda de l'argent. Le Coulteulx de Canteleu et Perrégaux firent ce qu'ils purent, avancèrent quelques millions et furent en récompense nommés sénateurs le 24 décembre 1799. Ouvrard, le plus riche, ne croyant pas en l'étoile de Bonaparte, refusa de prêter les 12 millions demandés et eut l'inconscience de réclamer violemment au Premier Consul l'argent que l'Etat lui devait. Bonaparte ne répondit qu'un mois après. Pendant ce laps de temps il avait établi les statuts d'une banque nouvelle, qu'il voulut dénommer Banque de France par opposition à la Banque d'Angleterre, fondée en 1742, dont il avait étudié le fonctionnement et qui hantait ses pensées. Tout étant prêt dans son esprit, il se mit en rapport avec les différents banquiers de Paris, présenta son projet, fit arrêter Ouvrard le 27 janvier 1800 et signa le 13 février l'acte constitutif de la banque. La liste de souscription, dont nous reproduisons l'original, donne le climat de l'opération. Bonaparte signe en tête pour trente actions, puis Bourrienne, Clarke, Murat, Hortense de Beauharnais, Duroc, etc., pour quelques titres, mais Bonaparte, en colère, barre le nom de Berthier (on ne saura jamais pourquoi) et ajoute de sa plume rageuse devant la signature de la modeste souscription de son frère le prénom de Joseph en faisant une tache d'encre.

La Banque de France est la « chose » de Bonaparte, comme il l'écrira plus tard au comte Mollien. Il faut aller plus vite et plus loin que les concurrents, le gouvernement doit avoir sa banque personnelle, forte et docile.

L'arrestation d'Ouvrard, exécutée dans des conditions douteuses, a fait réfléchir les banquiers, et lorsque quelques jours plus tard, le 16 février 1800, la nouvelle Banque de France propose à la Caisse des comptes courants une association, Récamier, qui en est le président, s'empresse d'accepter. La Banque de France, qui n'avait pas de locaux pour exercer ses fonctions, s'installe place des Victoires, en l'hôtel Massiac, conservant le personnel de l'ancienne maison. Neuf banquiers et cinq commerçants de Paris et de province forment le Conseil d'administration, dit de régence. Le Couteulx de Canteleu en est président. La Banque de France est installée.

Il faut maintenant liquider les concurrents et obtenir le privilège de l'émission des billets, opération redoutable, car la Caisse d'Escompte du Commerce, le Comptoir Commercial, la Caisse Territoriale et d'autres banques anciennes émettaient des billets appréciés par tout le pays. Plusieurs stratagèmes furent inventés, mais c'est le sénateur Perrégaux qui, par un plan de réorganisation financière âprement discuté, réussit à faire voter la loi du 24 germinal an XI (14 avril 1803), statut presque définitif de la Banque de France.

Par cette loi la Banque de France était investie pour quinze ans du privilège exclusif d'émettre des billets, mais pour Paris seulement. Comprenant que la lutte était impossible, les différentes caisses du pays se firent absorber par la Banque de France dans des conditions avantageuses, et la loi du 22 avril 1806, votée et approuvée par l'empereur Napoléon, couronnait l'œuvre que Bonaparte avait commencée. La Banque était une institution gouvernementale commanditée par des particuliers.

C'est cet équilibre qui a fait sa force ; gérée par les représentants des actionnaires, mais administrée par ceux de l'Etat, elle conquit immédiatement la faveur et la confiance du public, et si les premières années avaient été pénibles la victoire d'Austerlitz devait couronner le triomphe de l'homme et de son œuvre.

La Banque de France a été intimement liée à la vie politique française. Banque de l'Etat et en même temps « banque des banques », elle rétablit, au cours de notre histoire, à plusieurs reprises l'équilibre économique rompu par les événements, notamment pendant et après les guerres de 1870, de 1914 et de 1939. Tous les gouvernements gênés sont obligés de s'incliner respectueusement devant elle. La Banque de France est une très grande dame.

« La vente du Scioto par des Anglo-Américains. » (Brumaire, an VI ; Bib. Nat. de l'Est.)

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

L'Ampelour. — Sire Halewyn

« L'Ampelour » avec A. Brethon, G. Saint-Jean, J. Mauvais, Reybaz.

Faut-il désespérer de l'avenir dramatique de M. Audiberti ? On s'y résigne mal en songeant à la réussite du *Mal court*. M. Audiberti, Hugo barbare, grisé de verbalisme, y avait trouvé une issue dans une sorte de baroque épuré. Sa fantaisie était gratuite, mais logique, ses images échevelées, mais le plus souvent saisissantes. Avec *les Femmes du bœuf*, un acte représenté à la Comédie-Française, il tombait à une image d'Epinal, dont la naïveté ne sauvait pas le mauvais goût. *La Fête noire*, donnée au théâtre de la Huchette, accélérait encore la dégringolade. Quelques belles images y surnageaient mal d'un inexpiable galimatias. Et voici *l'Ampelour*. Seigneur ! Comment des artistes éprouvés tels qu'André Reybaz et Catherine Toth ont-ils pu se laisser prendre à pareille pauvreté ? Dramatiquement, *l'Ampelour* (l'Empereur, en langue d'oc) est indéfendable. Littérairement, cette rapsodie dialoguée fait penser à l'improvisation spasmodique d'un Rimbaud qui, par moment, oublierait sa grammaire.

La meilleure critique qu'on en pourrait faire consisterait à citer *in extenso* la présentation qu'en a faite M. Audiberti lui-même. Faute de place, je me bornerai à dire qu'au début du XIXe siècle, et apparemment en 1821, dans une auberge de village languedocien quelques paysans, un grognard de l'Empire entretenu aux frais de la commune, un pédant du cru, l'aubergiste et sa femme parlent du retour possible de l'Empereur, toujours prisonnier à Sainte-Hélène. L'orage gronde dehors. Certains assurent que le Tondu a débarqué. Et voilà qu'arrive un prêtre, d'allure fort jeune et qu'il serait totalement absurde de prendre pour Napoléon — mais M. Audiberti ne fait pas grand crédit à l'intelligence des paysans languedociens — et tous prennent le vicaire pour le fils de Lætitia. Pas pour longtemps, car survient un boucher beau parleur qui devient immédiatement pour eux le vainqueur d'Austerlitz. C'est enfin le tour d'un aveugle barbu qui ressemble au Kronos antique sans sa faux et qui prétend déterminer la ligne de démarcation des langues d'oc et d'oïl. Tout cela est d'une incohérence parfaite et nous devons en inférer, paraît-il, que les paysans du Midi préfèrent à un conquérant génial un Fallières pacifique.

Bien entendu, l'anecdote n'est que prétexte à M. Audiberti pour allumer des feux d'artifice verbaux et jeter à pleins tabliers des images qui sont parfois imprévues et fraîches comme des fleurs des champs, qui sont d'autres fois simplement grimaçantes et tirées par les cheveux. Mais je cherche la pièce.

Il serait pourtant injuste de mettre dans le même sac l'auteur et le metteur en scène. M. André Reybaz est un homme de théâtre de grande valeur. Sur l'étroit plateau du théâtre des Noctambules, il fait mouvoir toute sa troupe avec un art accompli. Les costumes chatoient, il tire le maximum d'un texte qui, malheureusement, ne vaut que par le détail. Et je serais tout disposé à louer chacun des interprètes si un rôle pouvait être détaché de la bouillie verbale où M. Audiberti se complaît et se perd.

Les défauts de *Sire Halewyn*, tragédie de M. Michel de Ghelderode, qui complète le spectacle, sont un peu du même ordre que ceux de *l'Ampelour*. La principale différence est que M. Audiberti, méridional exubérant, tient pour le galimatias ensoleillé, tandis que M. de Ghelderode, flamand mystique, affectionne le charabia brumeux. Je ne dirai pas qu'il manque d'une certaine force, ni même d'une certaine poésie, à mi-chemin entre Rodenbarch et Verhaeren. Mais, puisque nous sommes au théâtre, je cernerai mieux sa figure en le définissant comme un Maeterlinck en mal d'une indigestion de viande rouge, ou comme un Shakespeare pour cyclistes dominicaux du bois de la Cambre. Le début de sa pièce m'avait donné quelque espoir dans son romantisme attardé. Mais ses petites scènes syncopées tournent promptement au mélodrame, et l'intrigue — une pure jeune fille qui coupe la tête d'un Don Juan cynique — ne s'élève pas au-dessus du tragi-comique involontaire.

Cela dit, je m'incline devant l'effort de Mme Catherine Toth pour la mise en scène et les costumes. *Sire Halewyn* était mort-né. Qu'y faire?

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

La Maison des étrangers

Il y a deux mois *Chaînes conjugales* passait à peu près inaperçu de la critique comme du public. Aujourd'hui *la Maison des étrangers* fait beaucoup plus de bruit. Les deux films ont le même metteur en scène, Joseph-L. Mankiewicz, et diffèrent l'un de l'autre autant que possible. Pour ma part je préfère de loin le premier (qui figure d'ailleurs dans la liste des candidats à l'Oscar 1949) au second.

Chaînes conjugales paraissait à première vue une comédie américaine d'un modèle courant bâtie sur un point de départ ingénieux, mais artificiel : pendant toute une journée trois épouses sont en droit de croire que leur mari est parti avec une de leurs amies. *La Maison des étrangers* appartient, au contraire, à ce qu'on a appelé le néo-réalisme américain : description précise, tournée sur les lieux mêmes, d'une ambiance peu connue, en l'occurrence le quartier italien de New-York, bien plus proche des faubourgs ouvriers français que de Broadway.

Le paradoxe est qu'il y a bien plus d'humanité et de vérité psychologique dans *Chaînes conjugales*, où la femme américaine est dépeinte sous trois aspects parmi les plus courants sans jamais tomber dans les clichés conventionnels, que dans *la Maison des étrangers*, où les personnages sortent tout droit du répertoire du mélodrame. Pour s'en convaincre il suffit de comparer le scénario avec l'épisode dont il est tiré de l'ébouriffant roman de Jérome Weidman : *Je n'y remettrai pas les pieds*. (Une excellente traduction française en a paru chez Julliard). Sans doute son non-conformisme est-il tellement agressif qu'il excluait à l'avance une transposition, même approchée, à l'écran. Mais si je suis prêt à excuser les adaptations infidèles quand elles se soldent par un bénéfice, je ne pardonne pas au scénariste Philip Yordan d'avoir réduit à un banal jeune premier le personnage de Max Maggio (devenu Max Monetti), un des plus inquiétants et des plus atrocement désespérés que nous ait offerts le roman américain.

Du coup, dans le film, tout l'intérêt se concentre sur le père, d'autant plus que le rôle est interprété à la perfection par Edward G. Robinson, à qui il a valu le prix du dernier festival de Cannes. Il le mérite d'ailleurs. Mais qu'est-ce qu'un exercice de virtuosité, même chez un excellent comédien, à côté de la révélation surprenante que le roman nous apportait sur certaines mœurs américaines ? Car si Jérome Weidman n'est pas un écrivain de la classe des Steinbeck, Faulkner, Caldwell, son témoignage recoupe et complète le leur.

Ce n'est pas la première fois que dans sa carrière courte (il a à peine dépassé la quarantaine), mais bien remplie, Joseph L. Mankiewicz se montre ainsi simultanément capable du meilleur et du pire. Il débute par un coup d'éclat comme scénariste en inscrivant son nom au générique des célèbres *Si j'avais un million* et *Million dollars legs*, puis pendant cinq ans ne fait plus rien qui vaille. Devenu producteur, il commence par un chef-d'œuvre : *Furie*, de Fritz Lang, que suivent une demi-douzaine de films strictement de série. Puis viennent des tentatives intéressantes, mais contestables, comme *les Clés du royaume* (sans parler de sa production de 1940 à 1944 que nous ne connaissons pas).

Il est permis de se demander comment lui-même juge son activité et comment se répartissent à ses yeux les réussites artistiques et commerciales. Car il y a tout lieu de croire qu'aux Etats-Unis aussi *la Maison des étrangers* a mieux plu que *Chaînes conjugales*, puisque le producteur l'a choisi pour Cannes.

Richard Conte et Edward G. Robinson dans « House of Strangers ».

LES PARLEMENTAIRES A BORD D'UN REMORQUEUR SUR LE CHENAL RELIANT MARTIGUES A PORT-DE-BOUC.

LES RÉÉQUIPEMENTS PORTUAIRES

MARSEILLE ET SES ANNEXES

Au cours de leur récente mission d'étude sur le littoral marseillais, les commissaires « de la Marine marchande de l'Assemblée nationale et du Conseil de la République ont pu constater que la remise en état de notre grand port méditerranéen, si gravement mutilé en 1944, est en bonne voie de réalisation ». Ce n'est plus qu'une question de temps, conditionnée par les problèmes matériels de reconstruction. Ce qui prend la première place désormais dans l'esprit des pouvoirs publics, c'est l'essor même du port de Marseille et de ses annexes, que leur situation géographique et leurs aménagements techniques vouent à un grandiose avenir.

Des travaux gigantesques sont entrepris : à Marseille pour y doubler le rendement des installations portuaires, à Port-de-Bouc pour y créer le plus grand port pétrolier d'Europe, et à La Ciotat pour y renforcer les chantiers de constructions navales.

Au cours des longs échanges de vues qui eurent lieu durant cette visite entre les parlementaires et les personnalités marquantes des milieux maritimes marseillais, M. Edouard Rastoin, président de la Chambre de commerce, analysa de manière remarquable les multiples aspects du trafic portuaire. A un tonnage record de marchandises (10 millions de tonnes) s'ajoute, à Marseille, un mouvement de passagers qui atteint un million de personnes. Ce trafic sera encore accru cette année par la libération des échanges, l'augmentation du tourisme, les grandes croisières projetées et la perspective de voir l'armement anglais accroître ses escales de façon sensible.

A Port-de-Bouc et dans les raffineries de l'étang de Berre déjà existantes les visiteurs furent particulièrement impressionnés par l'activité des différentes installations et des chantiers. A La Ciotat, en dépit de quelques incidents regrettables, les parlementaires purent constater le magnifique effort réalisé tant dans les ateliers qu'à bord du paquebot *Kairouan*, en cours d'aménagement et qui sera en service dans quelques mois, dotant la flotte marseillaise d'une splendide unité.

A l'issue de ce voyage M. Jules Ramarony, président de la commission de la Marine marchande à l'Assemblée nationale, a bien voulu résumer ses impressions et celles de ses collègues pour le représentant de *France-Illustration*.

« Il est du devoir des commissions parlementaires d'examiner sur place, aussi souvent que possible, l'état de la flotte marchande, ses besoins et ses possibilités de rotation. C'était là la raison de ce voyage à Marseille. Nous avons pu nous rendre compte que c'est sur le plan national, et même européen, que doit se situer la rénovation du port de Marseille, et nous nous efforcerons d'appuyer le bel effort de la Chambre de commerce. Nous avons aussi étudié la question si grave des constructions navales, lesquelles sont, hélas ! plus coûteuses en France qu'à l'étranger. Il y a là, tant sur le plan économique que sur le plan social, un problème essentiel qui nous préoccupe vivement. Notre visite à Marseille nous a convaincus encore davantage de l'importance du rôle de la France dans les relations internationales, et nous nous proposons d'attirer l'attention du parlement et de l'opinion publique sur cette vocation maritime de notre pays. »

A LAVERA, M. RASTOIN ÉVOQUE LES PROBLÈMES PORTUAIRES. A SA DROITE, M. RAMARONY.

MISSION AUX U. S. A.

PAR LOUIS ROLLIN
DÉPUTÉ DE PARIS
ANCIEN MINISTRE

Je suis parti par l'avion d'Air France en compagnie de mes amis Jacques Lacour-Gayet, membre de l'Institut, et Georges Maus, président du Conseil national du commerce et membre du Conseil économique, et je n'ai pu, comme je l'eusse souhaité, revenir par bateau, car le succès à New-York de la « French Line » représentée par M. de Berc — en même temps président de la Chambre de commerce française des U. S. A. — est tel qu'il faut retenir sa cabine plusieurs mois à l'avance.

Peu après notre installation au vingt-quatrième étage du Waldorf-Astoria, nous prenons contact avec la grande cité. Nous avons hâte de voir l'ensemble et nous montons au sommet de la tour de l'Empire, plus haute que la tour Eiffel. Le panorama de New-York se déroule sous nos yeux dans son immensité. Quelle impression de force, d'audace, de puissance !

Notre mission avait notamment pour objet d'apporter un message désintéressé d'amitié et de reconnaissance. Nous pûmes aisément la remplir, car soit à New-York — à la Chambre de commerce française des U. S. A., à la Chambre de commerce américaine, au siège d'importantes organisations économiques ou culturelles — soit à Washington — au Pentagone, au Capitole, à la Maison Blanche — il nous fut loisible de le remettre. Le plus hautement qualifié pour le recevoir était le président Truman, qui nous fit le grand honneur de nous recevoir avec la bonhomie la plus cordiale.

A tous nos éminents interlocuteurs, nous avons dit : « Ne prêtez pas attention à certains échos qui vous viennent de France, mais qui ne sont pas français. Soyez certains que tous les vrais Français savent ce qu'ils doivent à l'Amérique et qu'ils n'ont dans leur cœur que des sentiments d'admiration, de fervente amitié, d'infinie gratitude pour le grand peuple américain, dont ils apprécient l'aide généreuse et d'ailleurs féconde, pour le soldat américain, qui non seulement a contribué très largement et très efficacement à les libérer mais encore, en restant en Europe, l'arme au pied, face à l'insatiable envahisseur asiatique, a sauvé la civilisation chrétienne et leur a permis de garder leurs raisons de vivre. » L'un de ces interlocuteurs, et non des moindres, a observé : « Nous n'ignorons pas qu'en vous défendant nous nous défendons nous-mêmes. »

« Sans doute — ai-je répondu — mais j'ai voulu vous laisser le soin de le dire. Nous pensons en effet que votre frontière est sur l'Elbe et que le jour où le rideau de fer s'abaisserait sur la côte atlantique, devant une Europe réduite en esclavage, l'Amérique serait directement et gravement menacée. Ne perdez pas de vue que la tactique de notre adversaire commun se résume en deux mots : ruse et duplicité, et redoutez-le moins quand il montre ses griffes que quand il les rentre. Pour nous, nous ne voulons voir que l'immense bienfait que nous recevons de vous, car nous ne sommes pas de ceux pour qui « la grati- » tude est un fardeau. »

Au cours de nos entretiens nous avons reçu l'assurance que l'aide Marshall nous serait continuée, que l'aide militaire nous serait fournie, que les U. S. A. restent attentifs au développement de la conjoncture aussi bien en Extrême-Orient que dans le Proche-Orient. Je n'ai pas dissimulé combien je trouvais absurde et dommageable — surtout dans le moment où il s'agit d'organiser économiquement et militairement l'Europe — la politique suivie à l'égard de l'Espagne et à quel point il paraissait illogique de refuser de reprendre des relations diplomatiques normales avec Franco, qui ouvre largement ses frontières, et d'avoir un ambassadeur auprès d'Etats totalitaires qui ont élevé à la hauteur d'une institution le camp de concentration et l'esclavage. Mon propos a reçu, je crois, une audience très favorable.

En bref, il m'est apparu que nos liens avec les U. S. A. n'avaient jamais été aussi solides et aussi étroits. Je suis rentré de ce premier voyage enchanté et réconforté par l'accueil charmant et amical reçu de chacun et de tous et par le spectacle de ce grand peuple laborieux et fort.

Photographies Marcel de Renzis.

PETITES CHRONIQUES

REMISE DE LETTRES DE CRÉANCE

Le nouvel ambassadeur d'Argentine en France, M. Madero, a remis le 16 février ses lettres de créance au président de la République. A gauche de l'ambassadeur, M. Vincent Auriol et, à droite, M. Schneiter, ministre des Affaires étrangères par intérim.

A LA MAISON DE L'AMÉRIQUE LATINE

La section franco-brésilienne de la Maison de l'Amérique latine a organisé un concert des œuvres du compositeur brésilien Lorenzo Fernandez, avec la participation de Mme Helena Lorenzo Fernandez, pianiste, et de la cantatrice Sylvia Moscowitz.

Sur notre photographie : M. Nemesio Dutra, ministre chargé d'affaires du Brésil à Paris, Mme Dutra, S. E. l'ambassadeur Souza Dantas et le consul M. Jayme de Barros.

DISPENSAIRE MODÈLE EN A. O. F.

Grand centre de la Haute-Volta et chef-lieu d'une province de 80.000 habitants, Koupela a construit avec l'appui de son chef à Koupela Naba un dispensaire modèle où les malades viennent du fond de la brousse. Aux services de médecine générale et d'ophtalmologie se sont ajoutés tous les traitements modernes pour la femme : traitement prénatal (cent cinquante à deux cents femmes traitées chaque mois) ; maternité, qui compte vingt-cinq à trente naissances par mois ; consultation de nourrissons ; Goutte de lait avec troupeau de vaches. D'admirables Sœurs africaines soignent les bébés et les enfants dans ces bâtiments. Quatre cents malades défilent chaque jour ; une Sœur chirurgienne fait les opérations courantes. Les enfants des écoles sont régulièrement suivis au point de vue rachitisme, trachome, syphilis et lèpre. Grâce au traitement, le paludisme est en régression dans le cercle de Koupela.

Sous l'impulsion du directeur du Service d'hygiène, énergiquement appuyé par le gouverneur de la Haute-Volta, le dispensaire et le bloc opératoire de Koupela sont un modèle du genre, et cette installation est un exemple de l'admirable effort qu'accomplit la France pour apporter la santé aux populations de l'Afrique Noire.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE :

Emile Dard, *la Chute de la royauté* (Flammarion, 264 pages). Dans ce livre, qu'il venait de mettre au point lorsqu'il est mort, l'auteur rompt d'une manière catégorique avec les idées couramment admises sur le caractère de la Révolution. Il récuse la thèse de Taine selon laquelle l'ancien régime aurait succombé à son usure. Il se refuse également à accepter l'image du peuple français se levant tout entier pour chasser un tyran. Au contraire, dit-il : lors des élections aux états généraux, les cahiers des paroisses ont constitué un véritable plébiscite de la paysannerie en faveur de la royauté. Quant à l'influence des philosophes, elle ne se fit sentir que dans la partie la plus éclairée de la noblesse et de la bourgeoisie ; encore cette influence était-elle antichrétienne, mais non antimonarchique. Les idées philosophiques pénétrèrent dans les autres pays et y eurent la même diffusion qu'en France sans mettre aucun trône en danger.

La Révolution française ne fut donc pas l'œuvre du peuple, qui, selon Emile Dard, n'a joué qu'un rôle d'auxiliaire ou de comparse. Elle fut déchaînée par les privilégiés eux-mêmes, qu'elle devait ensuite écraser. Sans leur imprudence, elle ne se serait produite que plus tard, et peut-être jamais, du moins sous cette forme. C'est la fronde du parlement et de la haute noblesse qui a déchaîné l'orage. C'est le duc d'Orléans, appuyé par l'Angleterre, qui a payé l'émeute. Les « journées » de 1789 ne sont explicables que par une épidémie de peur qui s'est répandue dans toute la France et que les chefs du mouvement ont exploitée : la chute de la royauté est peut-être l'événement qui les a le plus surpris.

Telle est la thèse non conformiste qu'étaie de son autorité posthume l'historien regretté auquel nous devons déjà des pages si pénétrantes sur d'autres figures de la période révolutionnaire, comme Choderlos de Laclos, le duc d'Orléans et Talleyrand.

Charles Reber, *un Homme cherche la liberté : Jean-Paul Marat* (La Baconnière, Neuchatel, 284 pages). Et voici une autre thèse également contraire aux idées reçues, mais dans un esprit tout différent : elle se rattache aux origines et à la personnalité de Marat. Le Conseil municipal de Boudry et plus spécialement l'archiviste de l'Etat de Neuchatel, M. Louis Thevenaz, ont fourni à l'auteur une documentation qui lui a permis de reconstituer l'ambiance familiale et la jeunesse de Marat. Celui-ci a vu le jour à Boudry le 24 mai 1743 ; le registre de la paroisse le fait naître de Jean-Baptiste Mara, prosélyte de Cagliari, et de Louise Cabrol, de Genève. A dix-sept ans il parle le français, l'italien, l'espagnol et l'allemand. Il se rend à Bordeaux, y prend contact avec la colonie suisse et devient précepteur des enfants de Mme de Nairac, dont le mari devait, quelque vingt ans plus tard, être élu député royaliste aux états généraux.

Dans la bibliothèque de celui-ci, Mara a découvert des trésors : les œuvres des encyclopédistes. Il francise son nom en celui de « Marat ». Un peu plus tard il s'installe à Paris, où la vie lui paraît dissolue, et la société, condamnée. A vingt-deux ans on le retrouve en Angleterre, terre de la liberté... On sait le reste.

L'auteur ne cache pas un certain sentiment de sympathie pour son « héros ». On lui saura gré, à tout le moins, de ce qu'il nous apprend sur la partie la moins connue de l'histoire de l'Ami du peuple, celle de ses origines.

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

Jeunesse et musique

Dix années de concerts commentés ont appris, inculqué les grands maîtres du monde aux Jeunesses musicales de France. Voici maintenant nos adolescents en présence des contemporains ; mais il ne s'agit pas seulement d'affronter des partitions modernes plus ou moins connues : il s'agit de constituer un répertoire composé spécialement à l'intention de cette jeunesse ardente et instruite. A l'exemple des mécènes du passé, les J. M. F. veulent avoir leurs compositeurs ; ils ont commandé cette année des œuvres nouvelles à Claude Arrieu, Dutilleux, Delannoy, et ils jugeront par eux-mêmes du résultat. N'oublions pas que tout ce jeune public a déjà subi une espèce d'initiation ; les J. M. F. dépassent le niveau du simple mélomane et leur éducation musicale les prédispose à saisir maintes nouveautés rythmiques ou hardiesses harmoniques. Ils ont, en un mot, de l'entraînement. On leur recommande, à l'audition future de leurs « protégés », de fuir l'indifférence et de manifester, même violemment, si pour eux le besoin s'en fait sentir. Ne craignons pas, de la part d'un tel auditoire, l'impassibilité. Il est combatif par nature; n'en doutons point, les réactions promettent d'être vives. Allons-nous assister à une nouvelle bataille du *Sacre du printemps* ?

D'autres jeunes, pendant ce temps, font aussi de la musique vivante. C'est réellement « A cœur joie » que chante cette chorale du scoutisme français qui vient de fêter, par deux concerts bouillonnants d'enthousiasme, le cinquième anniversaire de sa naissance. Comme ils sont heureux et fiers de chanter, ces jeunes filles et garçons en sobre uniforme, guidés par d'excellents maîtres — César Geoffray et Marcel Gougé — qui savent former leur goût et leur oreille ! C'est plaisir de les voir autant que de les entendre ; leur diction est d'une netteté parfaite, et leur interprétation, disciplinée. Ils abordent avec succès, de leur voix claire et franche, la fleur du répertoire de chant choral : musiciens de la Renaissance et maîtres modernes — Ibert, Debussy, Florent Schmitt ; chansons populaires et chants folkloriques harmonisés de meilleure main. On peut leur prédire longue vie, car ils sont en bonne voie.

A côté de ces jeunes activités sympathiques, l'Association française d'action artistique poursuit le tour d'horizon musical en présentant au public parisien des artistes étrangers. Au concert belge ont participé deux remarquables virtuoses, Jenny Solheid, pianiste, professeur au Conservatoire royal de Liège, et Nelly Mousset, cantatrice émouvante, de beau style vocal, toutes deux fort connues et appréciées au delà de nos frontières.

L. MAURICE-AMOUR.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi
7 mars
21 h.

Société Philharmonique de Paris
José-Eurico LISBOA
Baryton

Héléna COSTA
Pianiste

MENTON FÊTE LE CITRON

La charmante ville de Menton consacre chaque année une fête au citron, qui constitue pour cette région productrice une source de richesse. La fête a été célébrée cette année avec beaucoup d'éclat et a obtenu un succès complet. Jeunes gens et jeunes filles, comme on le voit, avaient revêtu le pittoresque costume local.

LE GRAND PRIX LITTÉRAIRE DE LA VILLE DE PARIS

Le grand prix littéraire de la Ville de Paris, d'une valeur de 100.000 francs et qui compte parmi les précédents lauréats Léon-Paul Fargue et André Suarès, devait, cette année, être attribué à un poète. Le choix du jury s'est porté, après deux tours de scrutin, sur M. Philippe Chabaneix, à qui le prix a été décerné par 8 voix contre 4 à M. Pionce Reverdy et 2 à M. Vincent Muselli. M. Philippe Chabaneix est né en 1898 sur un bateau dans la rade d'Albany (Australie), alors que son père, médecin colonial, rejoignait la Nouvelle-Calédonie. Il a publié plusieurs recueils de poèmes, dont *Tendre Amie, le Bouquet d'Ophélie, Comme le feu.*

A LA CITÉ UNIVERSITAIRE

Inaugurant un cycle consacré aux pays étrangers dans le cadre de leurs fondations nationales, une Semaine des Pays-Bas vient de se dérouler à la Cité universitaire. Organisée par les résidants du Collège néerlandais, elle comportait des manifestations musicales, littéraires et sportives et elle s'est achevée par un grand bal. En outre, un ensemble de peintures et de sculptures de jeunes artistes néerlandais installés à Paris furent présentées au public tandis qu'une abondante documentation photographique lui permettait de se rendre compte de l'architecture, de la reconstruction, des travaux du Zuyderzée, de la vie rurale. Une autre exposition émouvante complétait cet ensemble : celle de la maquette du monument aux soldats français morts aux Pays-Bas pendant les combats de 1940 et de 1945. Cette œuvre du mosaïste néerlandais Molkenboer sera érigée dans le cimetière militaire français de Kapelle, en Zélande, le 10 mai 1950.

LA SAISON A MONTE-CARLO

Un programme particulièrement brillant a été établi par la célèbre station, et l'on peut dire qu'aucune sorte de divertissements n'a été oubliée. A l'Opéra les œuvres les plus diverses du répertoire, de *Boris Godounov* à *la Bohème*, sont interprétées par des artistes d'élite. Janvier a vu représenter *Ciboulette* et *la Chauve-Souris* à l'intention des amateurs d'opérettes. A la Comédie un choix heureux de pièces est confié aux soins d'acteurs réputés de la Comédie-Française et du Boulevard. Bien entendu, une large place est faite à la chorégraphie, et, après les représentations officielles du corps de ballet de l'Opéra de Paris, la scène sera occupée de fin mars à mai par les ballets de Monte-Carlo, qui augmenteront leur répertoire de plusieurs créations. Les concerts voient se succéder les meilleurs chefs à la tête d'un orchestre réputé et des virtuoses illustres. Enfin toute une série de bals, de manifestations sportives et de galas sont prévus. Le 25 mars, notamment, verra le 31e concours d'élégance automobile.

M. MONNERVILLE A PORT-AU-PRINCE

L'anniversaire du deuxième centenaire de la fondation de Port-au-Prince a été l'occasion de manifestations auxquelles la France a tenu à s'associer, notamment en participant à l'exposition internationale organisée par le gouvernement haïtien.

M. Monnerville, président du Conseil de la République, s'est rendu à Port-au-Prince pour visiter cette exposition. On le voit au centre de la photographie avec Mme Monnerville. Entre eux le général Bouscat, commissaire français de l'exposition, et, à droite, M. Maurice Chayet, ministre plénipotentiaire de France à Haïti.

COURRIER THÉATRAL

« La Grande Pauline et les petits Chinois »

Pauline Caradouce de Montjoie, soixante-sept ans, après une vie fort galante, s'est retirée dans son château du Roc, où les rhumatismes l'immobilisent. Auprès d'elle vivent son fils Edouard, sa petite-fille (putative) Lou et un valet, repris de justice aux mains d'étrangleur, Bagnard. L'âge ne lui a pas enlevé ses ardeurs, et les biceps du bandit l'attirent. Son fils Edouard est une chiffe qui prétend que sa femme n'est pas morte. La gracieuse Lou, produit des amours de la défunte avec un mandarin chinois, a perdu la tête dans cet étrange milieu. Elle voudrait que le château fût transformé en centre d'accueil pour les petits Chinois malheureux de la Sainte-Enfance. Là-dessus, on découvre un nouveau testament du mari de la Grande Pauline ; Edouard devient propriétaire du château, et le château sera effectivement transformé en asile pour l'enfance déshéritée. Comme il faut consoler la terrible Pauline, l'auteur la guérit subitement de ses rhumatismes. Elle recourra le guilledou comme à vingt ans. Quant à Lou, un beau jeune homme achèvera de la guérir.

Si cette histoire vous amuse, elle vous permettra d'applaudir au théâtre de l'Etoile Mmes Mary Marquet et Suzy Carrier. Si vous la trouvez absurde et indécente, ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire.

Y. G.

LES SPECTACLES

PALAIS-ROYAL. — Lundi mat. 15 h. : « LES FEMMES DE LOTH », de Jean de Létraz, Marcelle Géniat, Stephen, Simone Paris, Michèle Lahaye, Monique Gérard av. JEAN-JACQUES et Jacqueline Francell.

ATHÉNÉE THÉATRE LOUIS JOUVET
SPECTACLE PIERRE BLANCHAR
LA PRISONNIERE
d'Édouard BOURDET
LAURENCE AUBRAY JEAN TOULOUT avec PIERRE BLANCHAR LISETTE LANVIN MICHEL SALINA
LOCATION OUVERTE

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le IIIe Congrès international de la presse catholique

En cette année sainte, alors que la capitale de la chrétienté connaît un afflux extraordinaire de pèlerins, nul autre lieu ne pouvait être mieux choisi pour les assises de l'Union internationale de la presse catholique.

Vieille de quelque vingt ans — sa création a été décidée à Cologne en 1928 — cette association a déjà tenu deux congrès : l'un à Bruxelles en 1933, l'autre à Rome en 1936. Cette « reprise », après la tourmente causée par la dernière guerre mondiale, après, surtout, les persécutions contre le clergé dans les républiques dites démocratiques, a obtenu un grand succès. Vingt pays, en effet, avaient tenu à se faire représenter pour mettre au point la transformation de l'ancien bureau international en une fédération des journalistes catholiques. Mais les travaux les plus intéressants ont porté sur le « rôle de la presse catholique au service de la vérité, de la justice et de la paix ». Des résolutions ont été adoptées qui feront que ce thème ne sera pas seulement matière à dissertations philosophiques mais servira de programme d'action à tous les journalistes catholiques.

A la séance inaugurale, présidée par le comte della Torre, directeur de l'*Osservatore Romano*, assistaient : S. Exc. Mgr Valeri, président du comité central de l'Année Sainte ; le comte Sforza, ministre des Affaires étrangères ; M. Andreotti, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, représentant M. de Gasperi. Parmi les nombreux membres du corps diplomatique accrédités près le Vatican on notait la présence de M. André François-Poncet, ambassadeur de France, auprès des représentants de la Pologne, de l'Irlande, de l'Espagne, de l'Argentine, de Cuba, de la Hollande, du Nicaragua, de la Finlande, du Liban.

Malgré tout l'intérêt que présentait cette séance, le point culminant du congrès a été sans nul doute celui où S. S. Pie XII, tenant à montrer l'intérêt qu'il porte à la presse catholique, a bien voulu déroger à la règle qu'il avait dû « à son vif regret s'imposer de limiter, de suspendre même le plus souvent ses discours et ses allocutions au cours de l'Année Sainte », pour recevoir les congressistes.

Au cours de cette audience le Souverain Pontife a prononcé une importante allocution où il a traité du rôle de la presse et, en particulier, de la presse catholique dans la formation d'une opinion publique qui n'a souvent de libre que le nom, « un nom vide de sens, rien d'un écho spontanément éveillé... Et là où l'opinion publique cesse de fonctionner librement, c'est là que la paix est en péril ». Le devoir de toute presse et de tout journaliste catholique a été clairement défini par Pie XII. L'un comme l'autre doivent non régenter l'opinion, mais la servir, et la servir en faisant prévaloir les idées de vérité, de justice et de paix telles que l'Eglise l'entend et telles que le Souverain Pontife lui-même les a définies à maintes reprises dans ses encycliques.

Le bureau fédéral des journalistes chrétiens à la séance de clôture du congrès.

Congrès des aumôniers militaires

Au couvent des franciscains missionnaires de Marie, s'est tenu le Congrès de l'aumônerie militaire. Il a été présidé par l'archevêque de Paris, S. Exc. Mgr Feltin, qu'on voit ici s'entretenant avec un groupe de congressistes.

Assemblée générale des A. P. E. L.

Les A. P. E. L. de la région parisienne ont tenu dans la grande salle de la Mutualité leur assemblée générale annuelle, sous la présidence de M. Paul Claudel. Au cours de la réunion MM. de Laage de Meue, président des A. P. E. L. de la Seine ; M. Basse, secrétaire général de la Fédération nationale des Amicales de l'enseignement libre ; Me Halluitte, vice-président de l'Union nationale, et Me Philippe de Las Cases prirent successivement la parole pour défendre l'enseignement libre.

Bénédiction des terre-neuvas

A Saint-Malo, une messe solennelle a réuni à la cathédrale, les autorités civiles et militaires, les armateurs et les équipages des chalutiers en partance pour la pêche à la morue. A l'issue de la cérémonie, S. Em. le cardinal Roques, archevêque de Rennes, monté à bord de la *Fée-des-Grèves*, a béni les chalutiers.

M. PAUL BÉCHARD ET LES GRANDS CHEFS

Lors d'une récente tournée du haut commissaire M. Paul Béchard à travers les territoires de l'A. O. F., les grands chefs traditionnels sont venus offrir leurs vœux au représentant de la France : d'abord à Porto-Novo, capitale du Dahomey, où le roi du Jour et le roi de la Nuit étaient entourés de leurs conseillers, puis à Abomey, ancienne capitale, où les princes Kakaï, Justin Aho, Zodehougan, Degan, Camille Béhanzin, petit-fils du dernier roi du Dahomey, sont des grands chefs de canton. Auxiliaires de l'administration, leur rôle consiste à faire rentrer l'impôt et à procéder au recrutement des hommes pour l'armée ; chefs de tribus, ils ont des pouvoirs religieux fétichistes. Enfin ils règlent les petits différends intérieurs quand l'arbitrage du commandant de cercle n'est pas indispensable.

Au Niger, le Djermakoye Moumouni Aouta, avec ses 300.000 sujets de religion musulmane du Djerma de Dosso, est un des chefs les plus importants. Le Moro Naba et le Tenkodogo Naba, descendants de Ouedraogo, chef des Mossis, comptent parmi les quatre principaux chefs supérieurs de la Haute-Volta. Ils « règnent » ensemble sur près d'un million de sujets dont ils sont aussi les chefs religieux fétichistes. Le Moro Naba, officier de la Légion d'honneur, qu'il arbore sur notre photographie avec une juste fierté, réside à Ouagadougou, capitale administrative, où M. Béchard s'est longuement arrêté.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

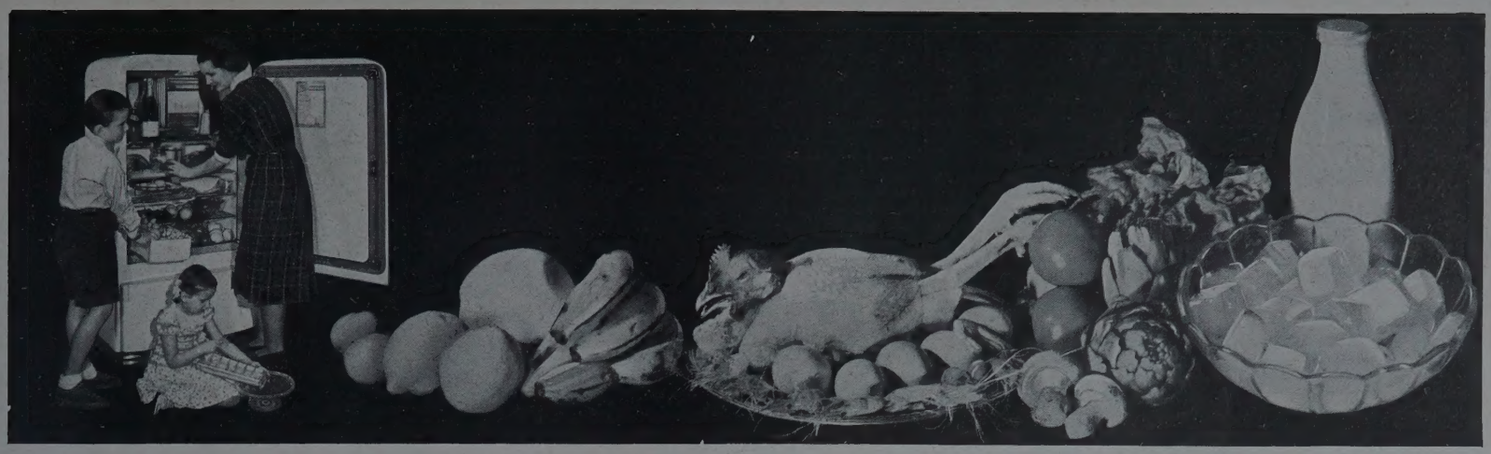
Andrée Pragane : *le Livre de Petit Thomas*. (Editions Le Jacquemart. Bois gravés d'André Margat.)

Petit Thomas est un bull, un bull français, bringé, dont Mme Pragane rapporte l'histoire et, pour parler comme les vieux chroniqueurs, les « enfances ». Car un moment vient où le jeune chien fait clairement entendre à son amie et biographe qu'il n'est plus convenable d'accompagner son nom d'un qualificatif qui réduit et diminue. On a beau n'être qu'un chien, on veut « vivre sa vie ». Mais avant d'en arriver là, il y a le monde à découvrir — pas besoin d'aller bien loin — et les hommes, animaux assez étranges. Il y a aussi quelques rebuffades à subir, quelques épreuves à traverser, un peu de douleur pour soi, un peu de chagrin pour les autres. Il faut bien que jeunesse se passe.

Faire sourire tout au long de ces pages — d'un sourire qui parfois se mouille — est une jolie réussite pour Mme Pragane dont les œuvres ont été jusqu'ici publiées en éditions de luxe.

Louis Madelin : *la Catastrophe de Russie* (Hachette).

Douzième tome de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, qui a justement valu à M. Louis Madelin le titre de grand historien. Ce volume ne le cède en rien à ceux qui l'ont précédé pour la sûreté de la documentation et l'art de l'exposition.



Le "FROID" à votre service...

Que ressentez-vous lorsque vous laissez tomber une goutte d'éther sur votre main ? Une brusque sensation de froid... L'éther s'est évaporé en « extrayant » de la chaleur de la main.

C'est là, en raccourci, l'essentiel du phénomène de la production du froid industriel ou domestique :

Le principe consiste en effet à utiliser un fluide capable d'absorber la chaleur d'une enceinte close pour y obtenir une température propice à la conservation de denrées périssables.

On sait que

1° Le passage d'un corps de l'état liquide à l'état gazeux, ou inversement, peut être obtenu par apport ou extraction de chaleur, sans changement de température (chaleur latente), soit par changement de pression avec variations de température ;

2° Deux corps de températures différentes, mis en présence l'un de l'autre, tendent vers l'équilibre thermique, la chaleur allant toujours du plus chaud vers le plus froid ;

3° Le passage de l'état liquide à l'état gazeux pour un corps déterminé implique l'absorption par ce corps d'une certaine quantité de chaleur.

Si l'on plaçait une marmite d'eau dans une pièce où l'air serait porté à une température supérieure à 100 degrés, l'eau absorberait la chaleur de l'air, ce qui la porterait bientôt à ébullition. En contre-partie, la température de l'air baisserait de la quantité de calories absorbée pour le chauffage de l'eau.

Il existe des fluides particulièrement appropriés à la production du froid : leur vaporisation se fait à basse température et exige une quantité importante de chaleur.

Ils sont utilisés pour la réfrigération, ménagère ou industrielle.

Dans les appareils frigorifiques on utilise un fluide qui, en circuit fermé, peut passer de l'état liquide à l'état gazeux à —29°,8 C. L'échange de température s'effectue entre l'évaporateur dans lequel le fluide frigorigène s'évapore, et l'enceinte close que constitue le compartiment de conservation de l'appareil frigorifique.

Le fluide à l'état de vapeur doit être récupéré et liquéfié à nouveau, opérations réalisées au moyen du compresseur et du condenseur ; dans ce dernier se produit l'extraction de la chaleur.

Le circuit hermétique dans lequel s'effectuent d'abord l'ébullition, puis la compression et la condensation du fluide frigorigène comporte une série d'éléments dont la qualité conditionne le bon fonctionnement. En effet le groupe compresseur aussi bien que les autres éléments (détendeur, évaporateur, condenseur, réservoir, etc.) doivent être étudiés et construits de façon appropriée sous peine de consommation excessive d'énergie, donc de dépenses prohibitives pour l'usager.

La longue expérience de FRIGIDAIRE (division de General Motors), est, à ce point de vue, le meilleur garant : onze millions de compresseurs — rien qu'en réfrigérateurs ménagers — sont actuellement en service dans le monde.

Il est évident que l'isolation thermique et la parfaite étanchéité du compartiment de conservation jo ent également un rôle capital.

Un autre élément important est le fluide frigorigène utilisé. FRIGIDAIRE a choisi le FRÉON 12 qui a été créé et mis au point dans ses laboratoires.

Il n'est ni inflammable, ni explosible, ni toxique, ni irritant, ni corrosif, ni odorant, ni susceptible d'avarier par son contact les denrées délicates ou les matières précieuses telles que : fleurs, fourrures, etc.

Tout ce qui précède peut sembler sans intérêt pour la maîtresse de maison qui, après avoir décidé d'acquérir un réfrigérateur, se demande où porte son choix ; pourtant il n'en est rien : c'est avant tout la qualité de la construction et de l'usinage qui fait la qualité d'un réfrigérateur.

FRIGIDAIRE s'est attaché à pousser cette qualité jusque dans les moindres détails. Pour n'en citer qu'un, un type de fermeture de porte d'armoire ménagère n'est admis à la chaîne de fabrication qu'après avoir été soumis à des essais qui correspondent à plus de trente ans d'usage.

Le livre de comptes de la maîtresse de maison bénéficie de ces recherches et perfectionnements dont elle retrouve les effets sur ses notes d'électricité incroyablement réduites.

ABSORPTION OU COMPRESSION ?

Sans vouloir entrer dans les détails techniques, on sait qu'il existe deux types d'appareils producteurs de froid : ceux qui fonctionnent par éléments chauffant, ceux qui utilisent un compresseur commandé par un moteur électrique.

La production industrielle des appareils du premier type, qui ne comportent pratiquement pas de pièces mécaniques, est évidemment moins coûteuse que celle du second. Le prix d'achat est donc plus bas ; c'est en général le type d'appareils populaires qui mettent le Froid à la portée des foyers modestes.

Par contre, la consommation en courant électrique de ces appareils (qui peuvent également fonctionner au gaz ou au pétrole) est toujours beaucoup plus élevée que celle des appareils munis d'un groupe compresseur.

Si FRIGIDAIRE ne fabrique pas d'appareils à absorption, c'est que l'expérience a démontré que le compresseur à moteur électrique est de loin la solution la plus logique, la plus simple, et la plus économique.

Il s'ensuit une dépense d'énergie souvent quatre ou cinq fois plus faible, d'où un amortissement beaucoup plus rapide de l'appareil.

PUISSANCE INDUSTRIELLE

Dès l'apparition des premiers réfrigérateurs domestiques un engouement considérable se manifesta aux États-Unis pour ces appareils.

Jusqu'en 1939, les Français considérèrent la possession d'un réfrigérateur comme un luxe réservé aux favorisés de la fortune et l'importation américaine suffisait à satisfaire notre marché.

Pendant la guerre et sous l'occupation, les difficultés considérables de ravitaillement firent mieux apprécier les avantages que donnaient toutes les installations susceptibles de conserver les aliments pour une période aussi longue que possible. Les Français ont alors commencé à comprendre toute l'importance de la réfrigération électrique dans la vie domestique.

La paix revenue, cet état d'esprit se traduisit par une demande considérable à laquelle l'industrie du Froid, restée au stade d'avant guerre, n'était pas en mesure de répondre en quantité et en qualité. Comme nos compatriotes ne pouvaient faire aucune acquisition en devises étrangères, un certain nombre de firmes se sont lancées dans la production de matériel frigorifique à usage domestique. Pour beaucoup c'était une expérience nouvelle, mais à côté de ces nouveaux venus dans la profession, le plus grand spécialiste américain, la General Motors, dont FRIGIDAIRE est une division, a ouvert à Gennevilliers des usines qui couvrent aujourd'hui plus de 70.000 mètres carrés ; il y construit un matériel absolument identique à celui que produisent les États-Unis il est tributaire du même « cahier des charges » et bénéficie de l'immense expérience des laboratoires et usines FRIGIDAIRE d'Amérique.

Derrière FRIGIDAIRE, c'est toute l'expérience industrielle et la technique métallurgique de la General Motors qui se profilent. Les noms prestigieux de Cadillac, Buick, Oldsmobile, Pontiac, Chevrolet, etc., sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce qu'ils représentent. A l'extrême pointe du progrès, les usines de moteurs d'aviation de la General Motors (division moteurs Allison) poursuivent la mise au point des plus puissants réacteurs destinés aux avions qui traverseront demain l'Atlantique en six heures. Dans tous les domaines de l'industrie mécanique, la General Motors affirme sa présence par la qualité.

C'est de cette énorme puissance industrielle que bénéficient les usines FRIGIDAIRE de Gennevilliers comme celles de l'Ohio. Elles y ajoutent la qualité du travail français qui trouve là une merveilleuse occasion de se faire rendre justice.

On dit aujourd'hui couramment, un « frigidaire » lorsqu'on parle d'une armoire frigorifique quelle qu'en soit la marque. On le fait parce que, le premier, FRIGIDAIRE a apporté une solution pratique au problème du « froid domestique ».

LA CAPACITÉ UTILE D'UN RÉFRIGÉRATEUR DOMESTIQUE

On se figure encore trop communément que n'importe quel réfrigérateur peut servir dans n'importe quelle famille. Ce point de vue, dû au manque d'expérience, conduit à se laisser souvent séduire par un prix d'achat peu élevé qui correspond en réalité à une capacité utile réduite du compartiment de conservation.

C'est au contraire le nombre de personnes composant une famille qui doit déterminer le choix d'un appareil capable de répondre à tous les besoins.

L'expérience prouve qu'une capacité de 30 à 35 litres par personne est indispensable à qui veut tirer le parti le plus économique et bénéficier de tous les avantages d'un bon réfrigérateur. Il convient en outre de prévoir une marge de conservation pour les imprévus : invités, réceptions... et aussi l'extension de la famille.

Il conviendra donc de retenir qu'une capacité utile de 130 litres est nécessaire à un foyer de trois ou quatre personnes ; elle sera portée à 190 ou 200 litres pour cinq ou six personnes.

COCKTAIL
ALEXANDRA

1/3 de crème de cacao ;

1/3 de bon armagnac ou de bon cognac ;

1/3 de crème fraîche légère et bien glacée.

Au cas où la crème fraîche a pris une consistance trop épaisse, il conviendra d'en diminuer la quantité et de compléter avec du lait glacé.

Mettre quelques cubes de glace dans le shaker avec le mélange. Agiter. Servir et saupoudrer avec un peu de noix de muscade râpée.

L'Alexandra est un cocktail que l'on appréciera tout particulièrement en hiver pour ses qualités toniques autant que pour sa délicieuse saveur.

RECETTE FRIGIDAIRE

Bavaroise glacée au chocolat (pour 10 personnes).

1 cuillerée à soupe de gélatine ;

1/4 tasse d'eau froide ;

1 tablette 1/2 de chocolat ;

2/3 tasse de sucre ;

un peu de sel :

1/2 tasse de lait chaud ;

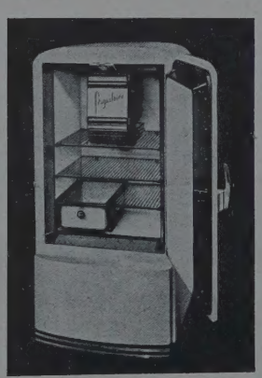
1/2 litre de crème battue ;

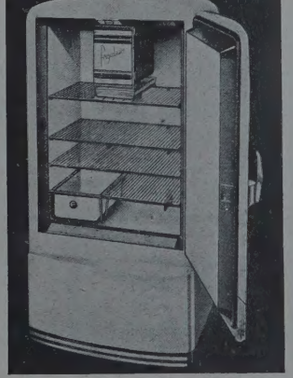
1 cuillerée à café de vanille

Biscuits à la cuillère.

Tremper la gélatine dans l'eau froide. Faire fondre le chocolat. Y ajouter sucre, sel et lait chaud. Cuire lentement pendant quelques minutes. Ajouter la gélatine au mélange précédent quand il est encore chaud. Laisser refroidir jusqu'à ce que l'ensemble commence à épaissir. Battre au batteur jusqu'à ce que le mélange devienne très léger. Incorporer la crème battue. Ajouter la vanille. Garnir un moule de biscuits à la cuillère. Verser dedans le mélange préparé et mettre au FRIGIDAIRE. Quand l'ensemble est pris, mettre sur un plat et décorer de crème battue avant de servir.

(Communiqué.)





DEUX TYPES DE RÉFRIGÉRATEURS MÉNAGERS LES PLUS APPRÉCIÉS

La vogue constante des deux types 139 T et 199 T FRIGIDAIRE tient au fait que les capacités utiles de ces armoires sont, respectivement, de 130 et 190 litres et conviennent particulièrement bien au service de foyers de trois à sept personnes. Il est intéressant de noter leurs cotes extérieures :

139 T — Hauteur 1 m. 248 ; Largeur : 0 m. 640 ; Profondeur : 0 m. 580.

199 T — Hauteur : 1 m. 516 ; Largeur : 0 m. 770 ; Profondeur : 0 m. 580.

On voit que le rapport encombrement-capacité est particulièrement intéressant et que ces types peuvent trouver facilement leur place dans les cuisines modernes.

LE RÉSEAU FRIGIDAIRE

Plus de 200 concessionnaires, distributeurs ou démonstrateurs officiels FRIGIDAIRE, ainsi que le personnel du magasin FRIGIDAIRE, 46, rue La Boétie, Paris (8e), sont, en France, à la disposition du public pour lui fournir toute la documentation utile et faire des démonstrations.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

SALON DES ARTS MÉNAGERS

IL Y A « COCOTTE »... ET « COCOTTE »

UN député a demandé au ministre du Commerce si les contrôles de sécurité sont exercés sur les cuiseurs sous-pression vendus généralement sous le nom de « cocottes ».

Il convient donc de rappeler que la cocotte AUTO-THERMOS est la seule livrée depuis vingt années avec les accessoires de sécurité exigés par le Contrôle des Mines.

LA SEULE qui a permis aux 200.000 familles qui l'utilisent d'économiser plus d'UN MILLIARD de francs de gaz et d'électricité.

LA SEULE qui permet d'y réussir plus de cent recettes de cuisine, pot-au-feu, ragoûts, poulet doré, crème renversée, conserves, etc., avec leur saveur intégrale.

LA SEULE ayant fait l'objet d'un rapport favorable du Laboratoire d'Hygiène alimentaire de l'État.

LA SEULE adoptée depuis dix-huit ans par le corps médical.

Ce cuiseur unique est une invention FRANÇAISE. Il se trouve dans tous les bons magasins, quincailliers, revendeurs d'articles de ménage, au SALON des ARTS MÉNAGERS (rez-de-chaussée) et aux ATELIERS DE BOULOGNE-SUR-SEINE à BOULOGNE-SUR-SEINE. MOLitor 02-02.

Et... MÉFIEZ-VOUS DES IMITATIONS car IL Y A COCOTTE... et COCOTTE !...

INVENTEURS !

POUR lancer vos nouveautés, utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Adressez-vous pour cela à la Publicité MOULIN, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-11.

GARDEZ UN CORPS JEUNE

JAMAIS il n'a été plus indispensable de demeurer jeune, alerte, svelte, apte à la lutte de tous les jours. Gardez intact le plus longtemps possible votre capital de jeunesse et de vitalité.

Un quart d'heure d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel

que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction de l'embonpoint, affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle.

Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, ADAMS TRAINER est l'appareil idéal pour l'exercice en chambre. Renseignez-vous. Gratuitement, vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse* en écrivant aux Établissements ADAMS, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (F. I.).

Démonstration à Paris : Ets ROSSI, 11, rue Molière (Métro Palais-Royal).

RALLYE 1950 - RALLYE GLACIAL

TOUS les résultats du Rallye de Monte-Carlo, qui s'est révélé le plus difficile, paraissent avec de nombreuses photographies dans le numéro de mars de la revue « L'AUTOMOBILE ».

L'enquête sur l'industrie automobile de l'Allemagne fait suite à celles sur la production automobile italienne, anglaise, américaine.

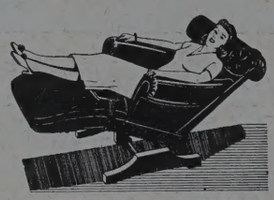
Des planches techniques de la Volkswagen et de la Mercédès complètent les planches déjà publiées sur Dyna-Panhard, 203 Peugeot, Talbot-Lago 26 CV, Ford-Vedette, 2 CV Citroën, Hillman-Minx, Chevrolet, Studebaker.

Compte rendu du Salon de l'Automobile de Belgique. La circulation à Bordeaux, suite de l'enquête sur la circulation dans les différentes villes de France.

Toutes les rubriques : moto, aviation, motonautisme. La cote des voitures d'occasion.

En vente partout ; à défaut, envoi franco contre 50 francs à : « L'AUTOMOBILE », 6, rue de Milan, Paris (9e).

COMMENT AUGMENTER VOTRE ÉNERGIE VITALE, PROLONGER VOTRE JEUNESSE ET VOTRE VIE ?



POUR résoudre ce problème, le docteur Pascaud a conçu et réalisé le *Surrepos*.

Ce meuble scientifique, établi conformément aux *Lois de l'anatomie et de la physiologie*, seul assure le *repos intensif, intégral* (cœur, muscles, nerfs, cerveau) donnant à tous : bien portants, surmenés, fatigués, malades, vieillards, *un bien-être extraordinaire immédiat*.

Utilisé et recommandé par le corps médical, adopté par l'élite française et internationale (demandez références), le *Surrepos* est le compagnon inséparable de tous ceux qui désirent *profiter intensément de l'existence en supprimant fatigue et surmenage*.

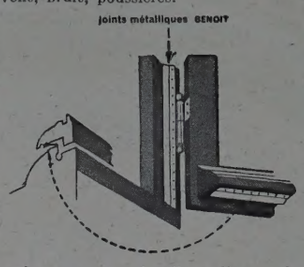
(Médaille d'or, Exposition internationale, Paris 1921.)

Demandez aujourd'hui documentation N° 150, condensant les travaux des docteurs Pascaud, Jacobson, Vivien, etc. sur le SURREPOS *(repos intensif intégral)* au SURREPOS, 167, bd Haussmann, Paris, ou venez nous voir.

FENÊTRES BIEN JOINTES...

Hiver moins cher... et quel confort !...

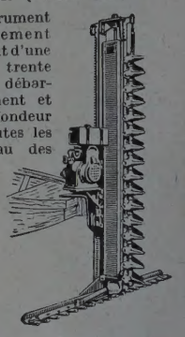
LES joints métalliques Benoit, placés en feuillure des fenêtres et portes, vous défendent contre froid, pluie, vent, bruit, poussières.



Économie de chauffage d'au moins 35 %. Garantis dix ans, les joints Benoit sont posés dans toute la France et l'Afrique du Nord par nos techniciens.

Demandez références et documentation N° 46 sans engagement : aux Etablissements E. BENOIT et Cie 11, rue des Petites-Ecuries, Paris, 10e, TAI 66-24 et 25. A Alger : M. Heilès, Les Brises, Pointe Pescade.

NOUVEL APPAREIL FAUCARDEUR A MOTEUR (modèle 1950).



AVEC cet instrument remarquablement perfectionné, fruit d'une expérience de trente années, on peut débarrasser radicalement et jusqu'à une profondeur de 1 m. 50 toutes les surfaces en eau des étangs, canaux et rivières avec un rendement de 7.000 mètres carrés à l'heure.

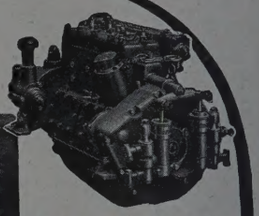
Cet appareil a été fort remarqué au dernier SALON NAUTIQUE. Il est construit par la Maison Cl. BONNET et FILS, 4, rue de la Bastille, à Paris.

Catalogue F. M. F. I. sur demande.

La pinasse

COUACH

TYPE "ARCOA" 48



COUACH
ARCACHON - FRANCE

PINASSE équipée du moteur marin 15 CV COUACH, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

« J'aime la règle qui corrige l'émotion », a dit Georges Braque. Mais sa règle elle-même est toute chargée d'émotion, c'est pourquoi sa peinture demeure essentiellement française. Car Braque possède ce sens cartésien de l'ordre et de la mesure qui fait son œuvre toujours équilibrée, rationnelle. A la recherche de la vérité et du permanent, l'artiste tend vers l'absolu. Aussi Braque n'admet, comme Descartes, que l'évidence ; comme le philosophe il analyse afin de mieux résoudre, et il synthétise, « conduisant par ordre ses pensées », de même qu'il compose avec « méthode » chacune de ses peintures.

Il élabore une toile progressivement, estimant qu'il a toujours quelque chose à dire, et cette période de création est parfois fort longue, la découverte d'un nouvel élément ouvrant à l'artiste tout un nouveau champ d'observation. Partant d'un monde connu, il recrée tout un univers qui lui est propre mais fondé sur l'évidence et la raison.

Malgré cela — et à cause de cela — la peinture de Georges Braque n'a rien de littéraire ; artiste, il reste dans la noble tradition de la culture et de l'esprit français.

Compositions sobres et équilibrées, arabesques et eurythmie des lignes et du dessin, harmonie sensible des couleurs et des valeurs, tel est l'art de Georges Braque. Ses variantes sur l'*Atelier*, son *Billard*, ses *Compositions* exposées à la Galerie Maeght assurent le « triomphe sur les passions mauvaises » et affirment la pérennité d'un art sain qui, dans son évolution logique et sensible, est véritablement celui de la France.

Volti, comme la plupart des bons sculpteurs, aime le dessin. Aussi, parmi quelques-unes de ses petites sculptures, expose-t-il actuellement à la Galerie Claude toute une série de dessins, portraits ou nus dans lesquels il affirme la puissance et la beauté des formes. Tantôt l'artiste exécute des dessins au crayon, œuvres très fouillées, exprimant la densité des corps et leur beauté charnelle, tantôt il emploie une technique plus proche de l'esquisse peinte, dessin au trait gras sur contre-plaqué, et Volti retrouve alors la grandeur et l'ampleur d'œuvres inspirées de l'antiquité.

Le jeu des contrastes est pratiquement inexistant pour l'artiste, qui lui préfère l'harmonie et l'ondoiement des lignes et des arabesques.

MAURICE SÉRULLAZ.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

La Radiodiffusion est en pleine effervescence. Le rayon des « Variétés », notamment, accuse une fébrile activité. On y défait des rubriques pour en fabriquer d'autres. La dernière émission de « Faites chauffer la colle » précéda seulement de quelques heures la première intitulée : « A bon auditeur, salut ! » Voilà une production parfaitement bien préparée, heureusement comprise, grâce à sa division en petits compartiments séparés. Il s'agit d'une revue de la littérature, de la vie poétique, mondaine, sportive, des spectacles, de la musique et de l'art contemporains. Des spécialistes traitent à tour de rôle chaque question sur laquelle ils ont des lumières particulières. Passés maîtres dans leur profession, ils savent divertir un public facilement distrait. Les dialogues sont très animés, chaque mot a sa signification. Voilà un feu d'artifice éclatant. Les propos se succèdent, attrayants. Arletty se souvient que les auditeurs aiment les vers classiques et apprécient par-dessus tout ce qu'ils connaissent déjà. Elle leur récite *la Cigale et la Fourmi* ; les enfants peuvent rester auprès du poste familial et n'ont pas besoin d'aller se coucher, bien au contraire, ils prendront une excellente leçon de diction. Le sens léger des phrases de Simone de Beauvoir ne peut guère les atteindre. Escande lui donne la réplique avec une verve étonnante, attirant son attention sur le fait que les stars de cinéma n'ont pas seulement le noir dessein de se faire entretenir par un riche amant, mais qu'elles exercent un métier difficile et doivent leur réussite à un travail acharné, qui n'est pas toujours sans risques d'ailleurs. Nos étoiles méritent d'être ainsi réhabilitées aux yeux de quelques cruels censeurs. Mme. Simone et Cécil Laurent ont procédé à un large tour d'horizon avant de tomber d'accord pour estimer que les romans ne doivent pas dépeindre des personnages réels, vivants, qui puissent se reconnaître à leur lecture ; le procédé est discourtois.

De temps à autre une discussion factice, soigneusement étudiée d'avance, se déroule entre deux musicographes, en l'espèce Goldbeck et Pincherle, anime la scène radiophonique ; des exemples sont donnés ; les sans-filistes suivent avec plaisir la description d'un des *Tableaux d'une exposition* de Moussorgsky, *Ballet de poussins dans leur coque*. La version originale pour piano et l'éblouissante transcription orchestrale dont Maurice Ravel a su doter cette page furent jouées sur-le-champ l'une et l'autre. Il serait intéressant à une prochaine occasion de pratiquer la même opération, d'offrir les mêmes éléments de comparaison avec *la Grande Porte de Kiev* qui clôture l'œuvre. Yves Audouard, l'animateur de ces nouvelles et brillantes soirées radiophoniques, mérite d'être complimenté.

W.-L. LANDOWSKI.

S. O. S. A LA RADIO

Un radio amateur bordelais, M. Roger Dort, en manipulant ses appareils, capta un message lancé d'Afrique par deux chasseurs de fauves. Ceux-ci se trouvaient blessés par un léopard dans le désert de Kalahari.

M. Dort entra en rapport avec un autre radio amateur qui se trouvait au Massachusetts et lui signala l'appel qu'il avait capté. Un avion put être envoyé au secours des deux chasseurs en difficulté.

L'histoire s'achève ainsi : M. Dort était, peu après, informé que le léopard avait été abattu et qu'il recevrait sa peau en remerciement de son intervention.

PEUT-ON GAGNER DU TEMPS EN CULTURE FRUITIÈRE ?

Nous avons déjà signalé, pour répondre à une préoccupation fréquente chez ceux qui cultivent des arbres fruitiers, que les variétés à pépins supportent très bien une transplantation en sujets âgés. En plantant des sujets déjà formés, on hâte donc l'heure de la production. Pour la taille on ne saurait trop recommander, pour les jardins de moyenne et petite étendue, celle dite en « quenouille ». Ses dimensions réduites et sa forme, qui excluent toute nécessité de palissage des branches, la font préférer par les amateurs qui veulent consacrer à leurs arbres le minimum de temps. Autre avantage : elle se rapproche beaucoup du port naturel de l'arbre. En somme, il est prudent de choisir la taille en quenouille chaque fois qu'on ne dispose pas du temps et des connaissances techniques nécessaires pour pratiquer d'autres modes de tailler les arbres. On aura ainsi la certitude d'obtenir une récolte avec le minimum de soins.

GALERIE

Galerie de l'Agence des Colonies
20, rue La Boétie
GEO FRANÇOIS
peintures-gouaches

ATELIER DE
RELIURE d'ART
et travaux soignés
ÉDITIONS DE LUXE RELIÉES
Sté L.I.R.E. 47, rue St-André-des-Arts PARIS 6e

OFFICIERS MINISTÉRIELS

A vendre, station altitude Massif central, grand hôtel 120 chambres confort moderne et terrain 7 hectares pour colonie vacances ou centre repos. LAPEYRE, notaire, ANNONAY (Ardèche).

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-15 0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7 0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
CANADA. (dollards canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10,08	12,23
	Un an...	15,15	19,84	20,15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd HOTEL du CAP-FERRAT
Le Paradis de la Riviera
entre Nice et Monte-Carlo. Tél. : 250-20.

SUISSE

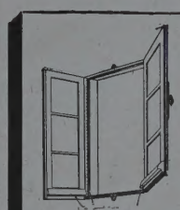
ZERMATT SUISSE 1.620 m.
" à une nuit de Paris "

SCHWEIZERHOF-BELLEVUE
Maisons de vieille réputation. Les plus ensoleillées. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 j. tout cpr. dep. 147. Dir. Dr. Zimmermann.

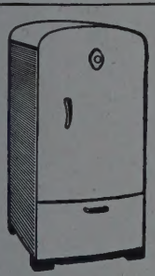
HOTEL PERREN ZERMATT
Face au Cervin, moderne, ensoleillé, cuisine excellente. Forfait à partir de Fr.s. 126 par semaine.

HOTEL DOM. Le petit hôtel préféré. Situation magnifique. Construction récente. Confort, ambiance et cuisine renommée. Prix forfaitaires par semaine : Francs suisses 112 à 140.

HOTEL ALPINA ZERMATT
Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de Francs suisses : 112 par semaine.



ÉCONOMIE et CONFORT
grâce aux joints métalliques
L'OBTURATEUR
qui suppriment définitivement toutes infiltrations de pluie, vent, poussières, et évitent toutes déperditions de chaleur.
Joints métalliques.
ÉCONOMIE DE COMBUSTIBLE : 40 0/0
Pose immédiate par nos spécialistes
GARANTIE 15 ANS
L'OBTURATEUR
67, boulevard de Vaugirard, PARIS (15e)
SEG. 10-64



LICENCE SUISSE SATRAMETAL

FRIGO-CLEM

60 - 85 - 120 litres - entièrement métallique et émaillé, construit par

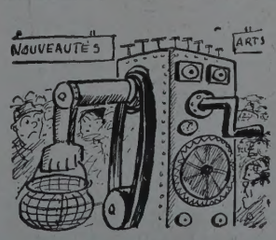
C. MUFFAT (S. A. au capital de 20.000.000 de fr.)
113-119, rue A.-France VILLEURBANNE (Rhône)

En vente dans toutes les maisons spécialisées.

BRETELLE . CEINTURE . CRAVATE
FILVER
. 68-74 . Rue Désiré . SAINT-ÉTIENNE . Loire .
Pour les jeunes :
CEINTURE FILVER : BROADWAY 500 F
Pour Monsieur :
CEINTURE BOX FILVER BELT 1350 F
Exigez la marque FILVER gravée dans la ceinture !!!..

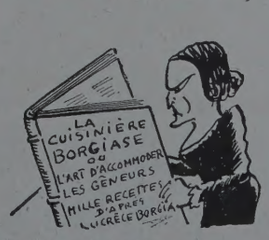
LES MERVEILLES DU SALON OU PROGRÈS ET ARTS MÉNAGERS, par CAMI.

Voici ce que je vous suggère
D'acheter aux « Arts ménagers »,
Des appareils pour ménagères,
Qui désirent se ménager.
D'abord, pour protéger vos charmes,
Le « scaphandre-bibi-mignon »
Qui vous évitera les larmes,
Quand vous pèlerez des oignons !



« L'électro-secoueur-tornade »
Vous donnera quelque répit,
Secouant pour vous la salade,
Vos carpettes et vos tapis.
Foin des méthodes désuètes !
« L'hyper-marteau-pilon-frappeur »
Est un nouveau « casse-noisettes »
De trois mille chevaux-vapeur !

Une autre invention pratique :
« La poêle-à-tremplin-ouistiti »,
Pour saut de crêpe automatique,
Retour en poêle garanti.
Voici « la passoire-éolienne »
A trous chantants et passant tout,
En chantant cette tyrolienne :
« J'ai des trous là, trous là, itou ! »



Pour faire au logis table... rase,
La Brinvilliers moderne aura
Dans *la Cuisinière Borgiase*,
Des menus à la « mort-aux-rats ».
Et voici « l'éplucheur-barème »
Pour fruits, légumes — bon marché —
Cet éplucheur épluche même
Les comptes de votre marché !

Mais le clou, c'est indiscutable,
C'est le logement à bas prix,
En mille morceaux, démontables,
Cloisons, toit et water compris.
En cinq sec, on vous l'empaquette,
— « Voyez caisse ! un chalet extra ! »
Et vous sortez, clef en poquette
Et votre maison sous le bras !

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

RIVOIRE & CARRET
LE MACARONI RIVOIRE ET CARRET SE MANGE ÉLÉGAMMENT